

## Anatomie du faire méréologisant (III). Pour introduire en phénoménologie le concept de spectre phénoménologisant.

Pablo Posada Varela

Université Paris – Sorbonne. Bergische Universität Wuppertal.

### § 1. Délimitation de la problématique: le contremouvement phénoménologisant comme phénoménalisation des concrétudes en conrescence

Ce texte est le 3<sup>ème</sup> volet d'une série d'articles<sup>1</sup> consacrés au faire phénoménologisant compris comme « faire méréologisant ». Il suppose donc acquises certaines notions méréologiques exposées dans ces deux travaux antérieurs. Cette troisième partie vise à introduire, d'une façon d'abord assez formelle, le concept de « spectre phénoménologisant ». Ce texte se place donc sur le terrain de la théorie transcendantale de la méthode, mais prend son essor, comme on le verra, dans la théorie transcendantale des éléments. En effet, son point de départ est celui des concrétudes en conrescences.

Lors des deux textes précédents, on avait mis en lumière le propre du faire phénoménologisant comme faire méréologisant. En gros, le faire phénoménologisant est un contremouvement qui se fait *auprès* du transcendantal. C'est le *Dabeisein* du moi phénoménologisant, dont parlait Fink. *Dabeisein* par rapport à la vie transcendantale. Le propre du transcendantal est d'être une corrélation entre vie constituante et monde. Nous avons essayé de cerner ce rapport de corrélation en termes méréologiques, comme conrescence entre deux parties dépendantes (vie transcendantale et monde) séparées par un *Abgrund des Sinnes*, un abîme de sens. Voilà qui concentre, en un sens, le mystère de la conrescence entre vie et monde comme rien que parties : mystère d'une non indépendance entre parties (ou, qui plus est : une radicale dépendance) couplée, de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes*, avec une absolue irréductibilité.

Le faire phénoménologisant, quant à lui, résulte d'une *Spaltung* supplémentaire creusée *au-dedans* de la partie dépendante « vie transcendantale ». Le contremouvement réductif a pour effet d'intensifier les conrescences au sein des rapports de dépendance entre concrétudes. C'est ainsi que l'on dégagait dans nos travaux antérieurs une sorte de kinesthèse phénoménologisante. À l'instar de toute kinesthèse, la kinesthèse phénoménologisante est articulée selon deux termes : un antécédent (la sensation de mouvement à proprement parler) et un conséquent (les variations corrélatives dans l'apparaître).

L'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante est le contremouvement phénoménologisant, possible

<sup>1</sup> Les deux premiers volets, écrits en espagnol, sont : “Anatomía del quehacer mereologizante (I). El papel de la imaginación en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico”. *Eikasía* n°46, et “Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico”. *Eikasía* n°47. Si, dans les lignes qui suivent, nous citons certains de nos travaux antérieurs, c'est tout simplement parce que l'on essaye de mettre en place, tant bien que mal, certains points, ayant avancé, sans le vouloir, sur plusieurs portées à la fois. Il ne faut voir là que l'expression de nos propres limites, de notre détresse et maladresse face aux choses mêmes, certes, difficiles à traiter. Du moins pour nous et avec les moyens qui sont les nôtres.

depuis la déhiscence de la vie phénoménologisante par rapport à la vie transcendante. Or ce contremouvement *produit* des effets dans la concrescence transcendante, à savoir, au sein du conséquent de ladite kinesthèse phénoménologisante. C'est là, justement, la matière propre de la théorie phénoménologique, son fonds, à savoir, les concrescences que le faire phénoménologisant, justement *de* son contremouvement, permet de phénoménaliser. Ce sont les concrétudes (en concrescences) de la théorie transcendante des éléments ; en un sens, les « éléments » de la théorie transcendante des éléments, situés, par ailleurs, à divers registres architectoniques (comme registres de concrescence), le schématisme et le rapport intentionnel étant les deux types fondamentaux (à des registres architectoniques différents) de concrescence.

Notre problématique répond au constat qu'il y a bel et bien un effet – et c'est en cela qu'il y a *effectivité* de la kinesthèse phénoménologisante – entre les concrescences (leur phénoménalisation) et la *façon* dont le phénoménologiser met à contribution sa propre déhiscence par rapport au transcendantal (qui n'est autre, en un sens, que la déhiscence de la vie éveillée à elle-même). C'est justement de cette *façon* (du phénoménologiser) qu'il y va, et ce *pour autant que* cette façon phénoménologisante a des effets de phénoménalisation, des effets à l'autre bout de la kinesthèse architectonique. C'est le jeu du phénoménologiser ouvert par l'*effectivité* de la kinesthèse phénoménologisante qui délimite notre problématique et la porte sur l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante.

Une déhiscence phénoménologisante trop abstraite aura tendance, par une trop grande insistance dans l'excès de l'écart phénoménologisant, à produire une fixation des concrétudes, à éliminer leur vertu concrescente et à les déposer dans un tiers englobant (refermant ainsi et la concrescence et l'*Abgrund des Sinnes* lui-même). Or tout cela se fait *depuis* une certaine disposition phénoménologisante, *depuis* une façon bien particulière du contremouvement phénoménologisant qui induit, à une vitesse vertigineuse, certaines inerties du côté des concrétudes, sensibles, à leur niveau architectonique, à des appels d'air insoupçonnés et diaboliques produits, justement, par une certaine déhiscence. Et il y a certes un phénoménologiser qui sait se mouvoir selon une déhiscence concrète. Il s'agira du contremouvement phénoménologisant qui fait apparaître les concrétudes comme concrétudes phénoménologiques, comme concrétudes en concrescences. Notons, néanmoins, et quoi qu'il en soit du résultat (du côté du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) que ces deux cas de déhiscence, ces deux façons de *repandre* la déhiscence de la vie par rapport à elle-même, répondent et dépendent de l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante. Dans chaque cas, c'est une façon d'avoir affaire à la déhiscence du phénoménologiser par rapport au transcendantal qui amènera telle ou telle conséquence dans la phénoménalisation des concrescences : soit vers leur intensification, soit vers leur fixation. C'est de ce genre de dérives et inerties qu'est fait l'anonymat phénoménologisant. C'est cet anonymat phénoménologisant qu'il s'agit de réveiller tour à tour une fois réveillé l'anonymat transcendantal (ou proprement phénoménologique) et engagée la réduction. Autrement dit, la réduction, une fois soulevé l'anonymat de la vie transcendantal où se meut l'attitude naturelle, est toutefois hantée, au-dedans d'elle-même, par des erreurs *de* réductions, des erreurs *dans* le réduire, des erreurs phénoménologisantes.

Pour délimiter encore mieux notre problématique, il est extrêmement important de s'aviser sur la chose suivante. L'effectivité du contremouvement phénoménologisant sur la phénoménalisation montre à suffisance que la réduction ne peut absolument pas être « réduite » à un simple acte d'attention réflexive<sup>2</sup>. L'essentiel de la réduction n'est absolument pas là ; sans quoi la phénoménologie se confondrait avec la psychologie intentionnelle<sup>3</sup>. L'essentiel de la réduction est bien plus dans la portée phénoménalisante (conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) *du* phénoménologiser (antécédent de la kinesthèse phénoménologisante). C'est ainsi, moyennant certains trajets phénoménologisants (objets de la théorie transcendantale de la méthode), qu'un certain champ d'analyse, fait de concrétudes en concrescences plus ou moins réveillées et intensifiées, est *pré-paré* à l'analyse ; analyse en quoi consiste la théorie transcendantale des éléments.

*Ce n'est qu'alors*, une fois le champ préparé de façon plus ou moins réussie (selon l'opportunité des trajets phénoménologisants), qu'il s'agira de « viser », par une attention plus ou moins flottante, les concrétudes en concrescences, et qu'il faudra s'essayer à les *exprimer*. Or, encore une fois, la problématique qui est ici la notre, n'est pas encore celle de l'expression, mais bien plus celle du rapport entre une certaine *façon* du contremouvement phénoménologisant et la phénoménalisation qui en résulte, et à partir de laquelle, par après, et seulement par après, il y a lieu de se poser la question de l'expression juste et, éventuellement, faire appel à une certaine problématique du Malin Génie. Il s'agit pour nous de voir qu'est ce qui, dans le contremouvement phénoménologisant, peut provoquer que l'on ait affaire à un champ phénoménologique plus ou moins vivifié et foisonnant, ou figé et perdu pour une plus ou moins grande part. Le problème de l'expression, certes en rapport avec cette question de la préparation du champ d'analyse (par contre-mouvement phénoménologisant<sup>4</sup>), a trait aux concrétudes de la théorie transcendantale des éléments, c'est-à-dire, au conséquent de la kinesthèse phénoménologisante. Or, avant cela, il s'agit de cerner l'influence que le contremouvement phénoménologisant (l'antécédent de ladite kinesthèse) peut éventuellement avoir sur ces concrétudes, tout en s'avisant du fait que ce contremouvement phénoménologisant ne cherche *pas*, de prime abord, à les dire ou les exprimer. Le contremouvement phénoménologisant ne sait pas ce « contre quoi » et « en vue de quoi » il amorce son contremouvement<sup>5</sup>. Encore une fois, le problème et de

<sup>2</sup> Les deux volets précédents de ce travail ont montré à suffisance que le contremouvement phénoménologisant n'a rien d'un quelconque « rayon (intentionnel) de l'attention ». Il ne vise absolument pas les concrétudes au 1<sup>er</sup> degré. Le phénoménologiser n'est tout simplement pas un mouvement *direct* de constitution. C'est, bien plus profondément, une reprise de la déhiscence (laissée au sein de la vie transcendantale par le moment du sublime) de façon à créer, au premier degré, des appels d'air qui, au second degré, bousculent les concrétudes, soit dans le sens de la concrescence (insistant sur le caractère de « rien que parties » des concrétudes), soit dans le sens de leur fixation et position (insistant sur un faux caractère d'éléments *uns*).

<sup>3</sup> En effet, à notre sens, ce qui marque le plus profondément la différence, est, justement, à cerner dans l'effectivité phénoménalisation de ce contremouvement phénoménologisant. Il n'y a rien de semblable en psychologie intentionnelle. L'essentiel de la non assimilation de la phénoménologie à une psychologie intentionnelle n'est pas à chercher dans un quelconque dépassement de l'intentionnalité. Cette toute dernière chose est une conséquence de celle que l'on vient d'évoquer.

<sup>4</sup> L'analyse détaillée de cette préparation constitue l'essentiel du 2<sup>nd</sup> volet de ce travail : « Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico ». *Eikasia* n°47.

<sup>5</sup> Ce que, dans notre travail « Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique » *Eikasia* n°49, 2013 on avait longuement examiné sous une forme quelque peu différente : la réduction, engagée dans son contremouvement, ne sait pas où elle place les parenthèses (par conséquent, on n'est absolument pas d'accord avec l'aporie que prétend déceler C. Romano quant à la mise entre parenthèses, et qui mettrait à mal, selon lui, la phénoménologie ou, du moins, la réduction transcendantale). Il y a hyperbole (pour nous, la nuance de réflexivité de l'hyperbole est plus importante et fondamentale que la nuance d'exagération) de la mise entre parenthèses : mise entre parenthèses de la mise entre parenthèses en vue de la mise entre parenthèse, suspension de la suspension (en vue d'une suspension plus profonde) : c'est ainsi que se font espace les concrescences dans leur autonomie (par rapport à

l'attention (sur les parties du vécu transcendantal) et de l'expression, se pose *après* le problème de la « corrélation » proprement phénoménologisante entre un contremouvement phénoménologisant et la phénoménalisation qui en résulte<sup>6</sup>. Il s'agit, à proprement parler, du terrain de la kinesthèse phénoménologisante.

Sur ce terrain, et pas seulement sur celui de l'expression, il peut aussi y avoir intervention du Malin Génie, bien qu'elle soit d'un genre quelque peu différent. C'est bien ce que nous avons essayé d'analyser ailleurs<sup>7</sup>. Nous avons, à l'aide de certains passages de *Ideen I* sur la modification de neutralité, avancé l'hypothèse d'une prise en main, par le Malin Génie, de la kinesthèse phénoménologisante elle-même. La tromperie n'en était donc plus du côté de la *justesse* de l'expression, mais *aussi*, et en connivence avec la délimitation problématique qui nous occupe, dans le phénoménologiser lui-même. Tromperie induite par une kinesthèse phénoménologisante sortie hors de ses gonds mais, sous couvert d'anonymat phénoménologisant, inaperçue comme telle et même paraissant « bonne », féconde en supposées phénoménalisations. La tromperie porterait alors non pas sur la *justesse* de l'expression, mais, bien avant, sur une fausse et présumée *fécondité* (en concrétudes) d'un phénoménologiser en réalité hors de ses gonds (et induisant des fausses concrécences). Le résultat d'un tel phénoménologiser n'est pas une expression menteuse mais une réification des concrétudes et un dessèchement de leur concrécence. Résultat qui est le versant négatif de l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante, mais qui ne fait que confirmer, fût-ce par la négative, cette effectivité. Phénoménologiser de telle ou telle façon est lourd de conséquences. C'est bien pourquoi une théorie transcendantale de la méthode (tirant au clair l'anonymat phénoménologisant) a toute sa pertinence ; et ce bien que, par ailleurs (mais c'est là un tout autre problème) cette théorie transcendantale de la méthode n'est pas faite de préceptes a priori garantissant en quoi que ce soit de toucher aux concrétudes. Il y a tout de même lieu de comprendre formellement ce qu'est une erreur phénoménologisante, un erreur dans l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante. En effet, le conséquent de ladite kinesthèse n'en est jamais épargné : un « mauvais » usage de l'écart phénoménologisant ne reste jamais sans conséquences dans la « phénoménalisation ». L'astuce du Malin Génie est d'induire une impression de *fécondité* (quant aux supposées concrécences amenées par un supposé phénoménologiser). Fausse fécondité. C'est là, par exemple, *mutatis mutandis*, le fait de certains délires de toute puissance<sup>8</sup>. Bien entendu, toute erreur phénoménologisante n'est pas « directement » le fait du Malin Génie ou, pour le dire autrement, ne découle pas de son *actualisation*, ce qui correspond au cas, bien particulier, des dérèglements psycho-pathologiques.

Ainsi, et laissant de côté la problématique du Malin Génie (bien qu'elle ait ici, aussi, toute sa pertinence), notons que, dans une analyse concrète, il s'agit de se tenir à un phénoménologiser qui, de son contremouvement,

---

nos rythmes et échelle propre), et c'est ainsi qu'il y a lieu de penser des concrécences au-delà de notre finitude phénoménologisante (et, partant, phénoménalisante), à savoir, des – disait-on dans ce travail – « concrécences en souffrance ».

<sup>6</sup> On a longuement traité de cette question dans notre travail « Concrécences en souffrance et méréologie de la mise en suspens », *Eikasia* n°49, 2013.

<sup>7</sup> Dans nos travaux « Arquitectónica y concrecencia. Prolegómenos a una aproximación mereológica de la arquitectónica fenomenológica » (paru en 2012 dans les *Investigaciones Fenomenológicas*) et « La idea de concrecencia hiperbólica. Una aproximación intuitiva », *Eikasia* n°47, 2013, notamment dans le §6 intitulé « Parecencia del Genio Maligno ».

<sup>8</sup> Cf. les analyses de Marc Richir sur l'affectivité du tyran dans *La contingence du despote*, d'imminente parution en espagnol : Cf. Marc Richir, *La contingencia del despota*, Brumaria ([www.brumaria.net](http://www.brumaria.net)) notamment le chapitre XI.

réveille, dans chaque concrétude, toute sorte de rapports de concrescence. Il s'agit, au fond, d'un phénoménologiser qui, de son contre-mouvement, suspens les concrétudes à leur non-être de rien que parties. C'est ainsi, depuis la précarité ontologique de leur rien que parties, que les composantes du vécu transcendentalelement réduit voient leur concrescence intensifiée. Ainsi, par exemple, la composante noématique « horizon » est vraiment *horizon* (donc *fungierend* comme horizon) quand elle n'est plus visée et pensée comme « contenant », comme élément plus « grand » ou « large » que les éléments qu'il contient, mais justement, à *même* d'autres rien que parties noématiques, comme un « ensemble » d'implications intentionnelles par où (et vers où) les concrétudes, en concrescence avec d'autres concrétudes, se tiennent (et se font). Même chose pour les horizons temporels, qui doivent être pensés comme rien que parties à *même* le présent vivant, et à *même* les protentions et rétentions (comme, elles aussi, des rien que parties) : tous ces « éléments » sont ce qu'ils sont à être en concrescence, et ce depuis une précarité ontologique qui revire en intensité phénoménologique. Ils n'ont donc pas à être pensés comme des éléments assurés d'un minimum ontologique et s'ajoutant les uns aux autres pour former un conglomerat ou un agrégat. C'est comme « rien que parties » qu'il faut désormais penser les éléments de la théorie transcendentale des éléments. Ainsi, dans un vécu intentionnel quelconque, un faudra penser la façon concrète dont le rien que partie « sensation » ou « hylè sensible » contribue, depuis sa précarité ontologique, et quelque paradoxal que cela puisse paraître, à la concrétion du tout du vécu. La concrétion *spécifiquement phénoménologique* du vécu tient au fait de ne tenir que de rien(s). Il n'y va pas d'une concrétion fait d'une sommation de *minima* ontologiques. L'agrégat ne fait pas concrétion au sens spécifiquement phénoménologique mais, justement, la défait. Le tout du vécu transcendentalelement réduit réduit ses parties à leur non être de rien que parties. Et, corrélativement, ce tout en devient, justement, tout concret au sens strict : strictement fondé de ces rien que parties.

Ce texte se limite ne serait-ce qu'à poser la question de l'influence du phénoménologiser sur la phénoménalisation (ou non-phénoménalisation et donc fermeture et fixation) des éléments de la théorie transcendentale des éléments, et à avancer, du côté de la théorie transcendentale de la méthode, certains éléments de réponse.

Que dire donc du phénoménologiser à même de sauvegarder la spécificité des rapports phénoménologiques dont est tissée la concrétion (spécifiquement phénoménologique)? Comment délimiter la spécificité de ces rapports eu égard à d'autres genres de rapports (par exemple ontologiques) ? A quoi reconnaît-on la différence ? et, surtout, il y aurait-il un révélateur proprement phénoménologisant de cette différence ? Y aurait-il moyen de la déceler dans la morphologie des trajets phénoménologisants dont est « fait » l'antécédent d'une kinesthèse phénoménologisante donnée ?

C'est à ces questions que touche *implicitement* Gian-Carlo Rota dans ce passage, tout à fait fascinant, tiré d'un texte intitulé « Husserl et la réforme de la logique », dès lors qu'il pose, *explicitement*, la question des opérateurs à même de saisir les rapports proprement phénoménologiques :

« La tâche à venir est de développer les structures de la phénoménologie génétique (qui, comme le disait

Merleau-Ponty, coïncide avec la *logique inductive* tant souhaitée) jusqu'à atteindre un niveau de rigueur bien plus grand que celui de la logique mathématique. Le point de départ pourrait être la formalisation des relations ontologiques primaires supprimées lorsque les relations d'inclusion ( $\subset$ ) et d'appartenance ( $\in$ ) furent introduites par la théorie des ensembles. En grapillant dans la littérature phénoménologique l'on pourrait proposer l'analyse de relations telles que : *a* manque de *b*, *a* est absent de *b* (nous invitons le lecteur à décrire selon des termes précis la différence entre l'absence et la classique « non appartenance »), *a* révèle *b*, *a* plane sur *b* (comme ; « la menace de l'erreur plane sur la vérité »), *a* est implicitement présent en *b*, « l'horizon de *a* » et ainsi de suite. D'un très grand intérêt scientifique est d'ailleurs la relation de *Fundierung*, parmi les découvertes logiques les plus importantes de Husserl.»<sup>9</sup>.

Ce texte nous permet d'amorcer notre développement car il en avance les éléments essentiels. Au premier chef, le concept méréologiquement strict de *fondation*<sup>10</sup>, avec le sens corrélatif de ce qui est à comprendre comme une vraie « réduction méréologique »<sup>11</sup>, réduction méréologique qui l'est, principalement, des opérateurs ensemblistes fondamentaux, à savoir, l'inclusion et l'appartenance. En effet, ce texte anticipe, à l'occasion du problème de la « logique » profonde impliquée dans les rapports phénoménologiques, le tout premier pas de notre développement, à savoir, l'opposition entre théorie des ensembles et méréologie.

## § 2. Méréologie et théorie des ensembles

On sait à quel point la *spécificité* de la méréologie ou théorie des tous et des parties s'est jouée face à et même ouvertement *contre* la théorie des ensembles. Cela apparaît de façon absolument claire dans la formalisation de la méréologie entreprise par le grand logicien polonais Stanislaw Lesniewski.

Rappelons que, dans la 3<sup>ème</sup> *Recherche Logique*, les « tous » dits « catégoriels » correspondent au traitement que les ensembles (de la théorie des ensembles) reçoivent *du dedans de* la méréologie<sup>12</sup>. La particularité de la méréologie tient au fait de *ne pas se donner le tout, dont les parties font partie, d'avance*. Autrement dit : ce sont les parties, dans et selon leur type de rapport, celles qui « fondent » le tout. La spécificité du tout en question dépendra exclusivement du type de rapport entre parties. La « fondation » est donc antérieure au « tout » et s'interdit – en court-circuitant, du moins structurellement, toute circularité dans la fondation – d'avoir recours au « tout » qui en résulte et qui n'est, pour le dire ainsi, que l'ultime produit, dont le danger, pour l'analyse, est qu'il *paraît être d'un seul tenant*, effacer de sa présence *une* la concrétude, *nécessairement plurielle* – on y insistera tant

<sup>9</sup> Gian-Carlo Rota *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Vol. VI. De la collection « Mémoires des Annales de phénoménologie », Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens 2005. p. 114.

<sup>10</sup> Comme on aura l'occasion de le voir, Gian-Carlo Rota insiste largement sur la spécificité du concept phénoménologique de *Fundierung* – notamment dans le fort intéressant article ayant justement « *Fundierung* » pour titre. On peut consulter certains textes réunis dans le magnifique recueil *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Vol. VI. des *Mémoires des Annales de phénoménologie*, 2005.

<sup>11</sup> Cf. nos travaux « Introduction à la réduction méréologique » dans *Annales de phénoménologie* n° 12, 2013, et sa deuxième partie, à savoir, « Consciences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. », *art. cit.*

<sup>12</sup> Cf. nos articles « Concrétudes en consciences », dans *Annales de Phénoménologie* n° 11 / 2012 et « Anatomía del quehacer mereologizante (I). El papel de la imaginación en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico », *art. cit.*

et plus – qui est *pourtant* à l’origine de sa fondation. Husserl, conscient de ce danger, se sera efforcé de court-circuiter les potentiels méfaits que sur les parties en concrescence peut avoir le tout, comme si l’inertie phénoménologique qui est celle de l’unité de fondation risquait à tout moment de se dépasser en unité ontologique (avec le conséquent étouffement de la concrescence phénoménologique). Citons ce passage de Husserl, tiré de la 3<sup>ème</sup> *Recherche Logique*, et particulièrement évocateur sur ce point. Il se situe au tout début du § 21 intitulé « Détermination exacte des concepts prégnants de tout et de parties, ainsi que de leurs espèces essentielles, au moyen du concept de fondation » :

« Notre intérêt s’est porté, dans les considérations qui précèdent, sur les rapports d’essence les plus généraux entre tous et parties, ou encore entre les parties entre elles (de contenus se réunissant en un « tout »). Dans nos définitions et descriptions à ce sujet, le concept de tout a été *présupposé*. On peut cependant *partout se passer* de ce concept, et lui substituer la simple *coexistence* des contenus que nous avons qualifiés de parties. »<sup>13</sup>.

Les déplacements et changements d’accent que la méréologie charrie implicitement par rapport à ce qui, au fond, est un certain questionnement ontologique travaillant avec des entités plus ou moins individuées et, pour le dire ainsi, arrêtées, deviennent particulièrement clairs à la lumière de quelques aspects de la formalisation logique de la méréologie que propose Lesniewski. Ce n’est pas pour rien que cette formalisation se joue contre la théorie des ensembles, l’essentiel étant de savoir en quel sens.

Sans être aussi tranchant sur la question que ne l’est, par exemple, Alain Badiou, il est vrai que la théorie des ensembles *peut être* – dirions nous plutôt – la charpente implicite d’un certain questionnement ontologique. Sans que cette vocation ontologique soit le destin inaperçu de la théorie des ensembles, auquel travailleraient sans le savoir les « *working mathematicians* » – comme le soutient Badiou – il peut y avoir, disons, une certaine connivence entre théorie des ensembles et ontologie. Et c’est justement ce que, *a contrario*, cette *toute autre* connivence entre méréologie et phénoménologie montrerait dans la mesure où c’est justement la question de l’ontologie que la méréologie, s’attaquant à la théorie des ensembles, vient à bousculer, voire déplace sans retour possible, au bénéfice de la question intrinsèquement phénoménologique de la concrétude<sup>14</sup>, et qui n’a rien d’ontologique (ni ne réinstalle une autre ontologie, « phénoménologique » ou « fondamentale », censée être plus « souple » : quant à l’impossibilité d’une telle ontologie, on ne peut qu’emboîter le pas à A. Badiou, même si c’est pour prendre un chemin tout à fait divergent). Qui plus est, la phénoménologie transcendantale est, au fond, radicalement conséquente avec la méréologie (c’est le pas franchi explicitement par *Ideen I*, pas si bêtement affublé d’idéalisme). Elle l’est bien plus que ne le furent le réalisme qui sied à la première édition des *Recherches Logiques*, celui de Brentano ou, d’ailleurs, celui de Lesniewski lui-même qui, dans ses aventures proprement philosophiques, se rapprochait du réalisme ontologique du dernier Brentano.

Le pari méréologique voudrait que les rapports de fondation par et dans les parties – selon leur dépendance

<sup>13</sup> Hua XIX/1, 275. *Recherches Logiques II*, 2, p. 61. Traduction française par H. Elie, A. L. Kelkel, R. Schärer, PUF, Paris, 1961.

<sup>14</sup> Sur ce point, notre article : “Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique”, *Eikasia* n°49, 2013.

ou indépendance – soient *plus fondamentaux* que les opérateurs basiques de la théorie des ensembles, à savoir ceux d'appartenance (d'un élément à un ensemble) et d'inclusion (d'un sous-ensemble – d'éléments ou d'ensembles – dans un autre ensemble). Plus fondamentaux au sens où ces derniers seraient, comme on s'en est expliqué plus longuement ailleurs<sup>15</sup>, susceptibles d'être réduits par les premiers. Le bref détour par Lesniewski que l'on entreprendra sera pleinement justifié par la suite ; et le nom de Lesniewski mérite certes d'être cité dès lors qu'il est question de méréologie ; c'est à lui que l'on en doit les premières formalisations.

### § 3. Stanislaw Lesniewski et l'introduction de la « classe méréologique ». L'« ensemble » et le « tas »

Dans le cadre, phénoménologique, de nos réflexions, il est fort intéressant de noter que la motivation principale du système logique de Lesniewski<sup>16</sup> se trouve dans l'antinomie, dénoncée par Russell, et consignée par cet ensemble contradictoire (car s'incluant et ne s'incluant pas soi-même) dont la définition intensive serait « l'ensemble de tous les ensembles n'appartenant pas à lui-même » ou, pour utiliser le langage des *Principia Mathematica*, la « classe de toutes les classes non subordonnées à elle-même ». Bien entendu, l'une des motivations de cet édifice que sont les *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead se rapporte à l'antinomie ensembliste qu'il avait lui-même décelée et dont il fit part à Frege. Or Lesniewski, insatisfait par les solutions mises en place par les *Principia Mathematica*, qu'il considérait comme des solutions plus ou moins « de rustine », trouvait que Russell ne s'y était pas pris de façon suffisamment radicale, c'est-à-dire, ne s'était pas attaqué à ce qu'il fallait refonder, à savoir, la *notion même* d'ensemble. En effet, Russell n'en fournissait qu'une redéfinition plus ou moins arrangée en termes de « classe », ce qui ne permettait pas une *vraie évacuation* des paradoxes<sup>17</sup> par une solution positive et constructive fournissant d'une fois pour toutes une dissolution de leur rémanence ou hantise. Et c'est justement ce que ne fournissaient *pas* les arrangements axiomatiques et définitionnels de Russell et Whitehead, malgré les exploits techniques qu'ils recèlent. Cette *refondation* était, pour ainsi dire, une virtuosité logique tout *en creux*. Elle

<sup>15</sup> Cf. nos travaux « Concrétudes en concrescences » *art. cit.* et les deux volets précédents (I et II) de cette « Anatomie du faire phénoménologisant », déjà cités.

<sup>16</sup> En français, on peut consulter, sur ce point, les travaux de Georges Kalinowski, traducteur de Lesniewski. Citons, dans cet article de G. Kalinowski sur Lesniewski, un passage qui situe la « méréologie » dans l'ensemble du système logique de Lesniewski, mais signalons d'emblée que l'on ne rejoint pas le but final dudit article, qui est d'exposer les fondements, dans la méréologie, du réalisme ontologique de Lesniewski. Ainsi, ce que vise cet article à travers l'exposé de certains aspects de la méréologie de Lesniewski est à l'opposé de notre interprétation phénoménologique – et architectonique – de la méréologie ; cependant, cela ne change rien à la valeur des informations contenues dans ce passage :

« Le système logico-mathématique de Lesniewski est un tout comportant trois parties. Son système de base a reçu le nom de « protothétique ». Comme son non l'indique, il est le premier posé. En clair, c'est le calcul propositionnel de Lesniewski, un calcul original, non classique comme on le dit. Il sert de support aux deux autres systèmes. Le calcul des noms lesniewskien, appelé « ontologie », tout aussi original que son calcul des propositions, est le premier système qui s'appuie sur la protothétique. Le second système que celle-ci supporte et qui se fonde en même temps sur l'ontologie, porte le nom de « méréologie ». La méréologie est la théorie des tous et de leurs parties. D'où son nom. C'est la théorie lesniewskienne des ensembles. » G. Kalinowski, « Autour des fondements philosophiques de l'ontologie de Lesniewski », p.337, dans l'ouvrage collectif *Calculamos... Matemáticas y libertad : homenaje a Miguel Sánchez-Mazas*, coord. par Lorenzo Peña, Javier de Lorenzo, Javier Echeverría, 1996, pp. 335-342.

Il est un autre point, absolument essentiel quant au système de Lesniewski, et dont il convient de faire allusion quitte à le reprendre dans d'ultérieurs travaux, tellement la portée de ses implications nous semble profonde, à savoir, le fait que la méréologie (dans sa formalisation logique), contrairement à la théorie des ensembles, n'a pas de métalogue propre. Il n'y a pas de métalogue en termes méréologiques, il n'y a pas de – disons le ainsi – meta-méréologie *méréologique* (alors qu'il y a bel et bien une métalogue *ensembliste* de la théorie des ensembles).

<sup>17</sup> Sur ce point, et selon l'indication (cf. *art. cit.*) de Kalinowski lui-même : cf. chap. II, pp. 47-52 *Stanislaw Lesniewski, Sur les fondements de la mathématique. Fragments* (Discussions préalables, méréologie, ontologie), traduit du polonais par Georges Kalinowski, préface de Denis Méville, Paris, Hermès, 1989.



n'avait rien d'une vraie *refonte*.

Certes, les paradoxes étaient bel et bien désamorçés, leur *effectivité* proprement mathématique de *contradictions* n'avait désormais plus lieu d'être, à moins de retomber dans une théorie dite « naïve » des ensembles ; c'est ce que l'on se laissera dire du haut des efforts, par ailleurs remarquables, de Russell, Peano, Zermelo, Fraenkel, ou aussi Skolem – que l'on oublie souvent à ce sujet – pour ne pas parler d'autres axiomatisations possibles et consistantes, et qui étaient encore à venir. Or c'était justement *sur le terrain de la compréhension naïve* du concept d'ensemble et *face* à ce concept naïf que Lesniewski voulait *engager* la discussion, ou du moins l'intuition, intuition à prolonger, bien évidemment, sur le niveau proprement logique de la formalisation. Mais d'une formalisation faisant droit à la *naïveté* de l'*intuition*, donc opposant à l'ensemble *naïf* une naïveté tout aussi intuitive mais d'un autre ordre : il s'agissait de prendre la bifurcation un peu plus avant, donc d'entamer la formalisation *depuis* un *autre* répondant naïf et intuitif, et qui serait le pendant de l'« ensemble » naïvement compris. C'est ainsi qu'il mettra en avant un autre concept qui se voudra – insistons sur ce point – *tout aussi naïf*, et qu'il nomme parfois, justement pour en souligner le répondant intuitif, « tas ».

En gros, Lesniewski déplace le caractère fondamental de la notion de « classe distributive » (équivalente de l'ensemble) au bénéfice de celle de « classe collective », ou « classe méréologique » (équivalente, *mutatis mutandis*, du tout concret méréologique).

La « classe distributive » n'est que l'ensemble regroupant les éléments qui correspondent à l'extension d'un nom. Elle est faite, pour le dire ainsi, d'éléments ontologiquement achevés, indépendants, nominalisés. En termes phénoménologiques : *visables* (et envisageables) comme *uns* par *une* intention. Ainsi, la « classe distributive chaise », qui correspond à l'extension du mot « chaise », est formée par un ensemble dont les éléments sont tous ceux auxquels s'applique le mot « chaise », à savoir, toutes les chaises (l'extension de l'intension « chaise »).

Par contre, les « éléments » de la « classe méréologique chaise » sont les « parties » de cette classe, et la classe méréologique constitue elle-même ce tout, n'est *rien que* ce tout lui-même, à savoir ce « tas » qu'est la chaise<sup>18</sup>, et qui est fait, comme « tas », de l'« entassement » *non quelconque* des parties de la chaise. La classe collective ou méréologique n'est pas une réunion arbitraire mais un tout qui intégrerait les parties – pieds, siège, dossier – constituant le tas « chaise ». L'ensemble des « chaises » (comme éléments achevés et totalisés) pouvant, à leur tour, être réunis sous la classe distributive « chaise » et qui correspondant, en fait, à l'ensemble des éléments composant l'« extension » du nom (i.e. de l'« intension ») « chaise ».

À vrai dire, l'exemple des parties de la chaise choisi aux fins d'illustrer intuitivement le concept de « classe méréologique » peut prêter à malentendu si, aux dépens du sens que l'on cherche à transmettre, on en reste à la littéralité des éléments mis en jeu. En fait, c'est la nuance d'arbitraire ou non arbitraire reflétée dans la plus ou

<sup>18</sup> C'est le réalisme de Lesniewski. L'interprétation phénoménologique de la méréologie – surtout en régime de phénoménologie transcendantale – s'en écarte, bien évidemment, tout en gardant les acquis de cette critique de la notion d'« ensemble ».

moins grande indépendance ontologique des éléments en question qui fait ici la différence. Dans le cas des « tous catégoriaux » (si nous reprenons le vocabulaire de la 3<sup>ème</sup> *Recherche Logique*), ici formellement équivalents à une « classe distributive », les parties sont, en tant que tous, préexistantes au tout (tout dont les parties sont des tous à part entière, pouvant *ad libitum* s'intégrer dans d'autres tous sans que leur sens ne change). Le rapport que ces tous (dans l'exemple : les chaises individuelles) entretiennent est *encore plus arbitraire*<sup>19</sup> que celui, relativement non arbitraire, des *Stücke* ou fragments, pour lesquels – comme par exemple dans le cas de la chaise – les parties, certes ontologiquement indépendantes, ne sont pas disposées *n'importe comment*, et ne sont pas non plus *quelconques*.

En effet, si nous revenons à l'exemple de la chaise, il y a une raison, pour les parties, de leur être-ensemble, une raison qui est fondée, du moins partiellement, dans leur nature (leur nature de pieds, de dos et autres parties de la chaise), et qui fait qu'elles ne puissent pas être placées *n'importe comment* pour donner lieu au tout qu'est la chaise (i.e. à la classe méréologique constituée par les parties de la chaise). En revanche, le fait d'appartenir à un tout catégoriel donné se révèle, pour chacune des parties de ce tout, *absolument contingent*, sans aucun rapport avec la nature des parties, et ne tient qu'au fait même d'avoir été « mises ensemble ».

Il suffit, pour marquer encore plus la différence, de porter le sens d'être-partie à la limite, et c'est ainsi que l'on obtient, au-delà des tous morcelables dont les parties sont relativement non arbitraires, le concept de « rien que partie » ainsi que celui de « tout concret au sens strict ». Lisons Husserl sur ce point :

« En général un tout, au sens plein et au sens propre, est une connexion déterminée par les genres inférieurs des “parties”. À chaque unité concrète appartient une loi. C'est d'après les différentes lois ou, en d'autres termes, d'après les différentes espèces de contenus qui doivent faire fonction de parties, que se déterminent des espèces différentes de tous. Le même contenu ne peut donc faire fonction arbitrairement tantôt de partie de telle espèce de tous, tantôt de partie de telle autre. L'être-partie et, plus exactement, l'être-partie-de-cette-espèce-déterminée (d'espèce métaphysique, physique, logique, ou relevant de toute autre distinction qu'on voudra) est fondé, dans la détermination générique pure des contenus dont il s'agit, selon des lois qui, au sens où nous l'entendons, sont des lois aprioriques ou des “lois d'essence” ». (*Hua. XIX/1*, pp. 289-290)

Ainsi, et pour le dire autrement, une classe méréologique est une entité mais dont les éléments pourraient, *à la limite*, ne pas être des entités à part entière, pouvant, en somme, *n'être que des parties* ou *rien que parties*. « Ne pouvoir être que partie » est une autre définition possible de partie absolument dépendante (ou, si l'on veut, de « partie concrète »): à reprendre plus ou moins les termes dans lesquels Husserl s'exprime dans la 3<sup>ème</sup> *Recherche*, c'est un élément qui ne peut *être ce qu'il est* qu'à être intégré dans un tout. La dépendance entre parties (maximale quand il y va de « rien que parties ») est à la base, comme on le sait, du concept rigoureux de *fondation* (qui est, à son tour, à la base du concept de tout au sens propre) :

<sup>19</sup> Tous auxquels il n'est pas du tout essentiel d'être « parties » (il se trouve qu'elle le sont du fait d'avoir été rassemblées).

« Par *tout* nous entendons un ensemble de contenus qui admettent une *fondation unitaire*, et cela sans le secours d'autres contenus. Nous nommerons parties les contenus d'un tel ensemble. L'expression d'unité de fondation veut dire que *chaque contenu est relié avec chaque autre, soit directement, soit indirectement, en vertu d'une fondation* » (Hua XIX/1, 275-276)

Mais essayons pour l'heure de cerner encore un peu mieux ce qui, au fond, relève de deux ordres différents de non-arbitraire : celui des rien que parties et celui de certains morceaux. Ce n'est qu'alors qu'apparaîtra dans toute sa pertinence le concept de classe méréologique.

En effet, il ne faut bien évidemment pas en rester, quant à la classe méréologique, à la représentation intuitive des parties (conformant le tout) de la chaise. Ce n'est qu'un exemple visant à transmettre cette nuance de non arbitraire et relative dépendance ontologique entre parties caractéristique des « classes méréologiques ». L'exemple, comme on a vu, montre ici ses limitations, voire ses dangers. Le caractère non arbitraire de certains morceaux ne fait pas d'eux, *stricto sensu*, des riens que parties, bien que les rien que parties partagent avec certains types de morceaux ce caractère non arbitraire (dont les parties d'un tout catégoriel sont exemptes).

Les *Stücke* intégrant un tout de façon non arbitraire correspondent à ceux que le philosophe espagnol Gustavo Bueno nomme – dans ses développements méréologiques<sup>20</sup> à lui – « parties formelles »<sup>21</sup>. Or, encore une fois, et pour parer à tout malentendu<sup>22</sup>, il convient d'insister sur la différence entre ces « parties formelles » et les parties que Husserl nomme parfois « moments » (et que nous avons désigné, quant à nous, comme « rien que parties » pour insister sur le partage entre phénoménologie et ontologie, et le rôle de charnière qu'y joue la méréologie).

Par ailleurs, s'il est vrai que les « parties formelles » de Bueno correspondent, ontologiquement, à ce que Husserl appelle « *Stücke* », morceaux, notons qu'il y a aussi des morceaux qui ne sont pas des « parties formelles », mais correspondent plutôt à celles que G. Bueno, selon d'autres distinctions (et d'autre préoccupations) nomme « parties matérielles ». Ces dernières sont des parties conformant un tout mais qui ne gardent guère plus, en elles mêmes, la « forme » de ce tout : un morceau de vase cassé garde encore la forme du vase (l'archéologie peut, peu ou prou, en reconstruire le tout, bien qu'il y ait des parties manquantes) alors que ce même morceau, « encore » partie formelle, s'il venait à être réduit en poussières finirait par devenir « partie(s) matérielle(s) »<sup>23</sup>.

Par ailleurs, remarquons que tout morcelable qu'il soit (d'abord en parties formelles, puis en parties matérielles) le vase n'est pas un « tout catégoriel » mais bel et bien un « tout morcelable (*verstückbares Ganze*) »

<sup>20</sup> Gustavo Bueno parle plutôt d'holologie, et pas de méréologie. Dans « Sobre la singladura filosófica y fenomenológica de Marc Richir », *Eikasía* n°40, 2011, nous avons insisté sur ce fait que cette différence terminologique est le symptôme de différences bien plus profondes dans la chose même (notamment entre G. Bueno et E. Husserl).

<sup>21</sup> En écho à ces développements, et pour mieux contrer à la possibilité d'un malentendu, on peut relire la note 7 de la partie précédente de cet article, à savoir « Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico ». *Eikasía* n°47.

<sup>22</sup> Une grande partie des malentendus concernant la phénoménologie sont de nature méréologique.

<sup>23</sup> Ne permettant plus, à partir de l'un de ces nouveaux morceaux – de ces grains de poussière – la reconstruction du tout du vase : la forme du tout a été effacée des parties (matérielles).

fait de morceaux non quelconques. De la même façon, le tout de la chaise est morcelable en « parties formelles », non arbitraires (le dos, les pattes, etc.) qui gardent la « forme » chaise ; mais elles ne sont pas pour autant des « rien que parties » (malgré le fait d'avoir toutes deux, en commun, le fait de ne pas être quelconques). À l'instar des « rien que parties » d'inspiration husserlienne, les parties formelles ne sont pas quelconques, mais à cette différence près que le non arbitraire des rien que parties est doublé du fait de *ne jamais pouvoir* constituer des touts, exister à part entière. Les parties formelles, toutes non arbitraires qu'elles soient, restent des morceaux et, par là même, sont des parties *pouvant être* des touts.

Au fond, les parties formelles de Bueno sont bien plus proches des morceaux sur lesquels se fondent celles que Husserl appelait « formes d'unité sensible » (cf. les classiques exemples husserliens, déjà présents dans la *Philosophie de l'arithmétique* du genre « allée d'arbres »). Or il est extrêmement important de ne pas confondre l'unité d'une forme sensible avec l'unité de la *Fundierung*. Les unités sensibles constituent, entre autres, le terrain de la *Gestalttheorie*. Elles se « fondent » (au sens large de « fondation ») sur des *morceaux* (des *Stücke* qui sont des « parties formelles », dans la terminologie de Bueno ; les « parties matérielles » étant tout aussi bien des *Stücke* mais ne « fondant » et ne formant aucune *Gestalt*) alors que les *unités de Fundierung* (au sens strict de fondation) constituent justement le terrain d'étude des différentes ontologies matérielles et, partant (cf. *Ideen III*), de la phénoménologie transcendantale elle-même. Elles se fondent (ici au sens strict de *Fundierung*), quant à elles, sur des « rien que parties ».

Dans ce tout dernier cas, c'est comme si la non-quelconquité des rien que parties était doublée – disions nous – d'une clause ontologique : pour « être » et « être ce qu'elles sont », il faut nécessairement que les rien que parties *soient avec* d'autres rien que parties, assemblées avec elles de façon non quelconques: selon des lois de genre et d'espèce (dans le registre de l'intentionnalité, en connivence avec l'eidétique), ou selon des concrescences schématiques (dans les registres proprement phénoménologiques). C'est là le fondement ultime – à double détente – de la variation eidétique. Ainsi, le caractère « non quelconque » de l'assemblage des unités de fondation (unités de concrescences dans lesquelles se réfléchissent les concrétudes comme rien que parties) est beaucoup plus fort qu'il ne l'est dans le cas des « parties formelles » « fondant » des unités sensibles (et dont les parties de la chaise pourraient être un exemple). *À rigoureusement parler*, « être partie absolument dépendante » ou « vraiment partie » ne peut pas correspondre au statut ontologique des parties de la chaise. Les rien que parties équivaldraient plutôt, pour un objet physique, à sa couleur *concrète*, à son extension *concrète*, à sa forme *concrète*, c'est-à-dire, à des « éléments » que l'on ne peut même pas morceler dans la mesure où ils n'ont, pour eux-mêmes, aucune consistance ontologique : jamais ne verra-t-on une couleur concrète toute seule (qui ne soit aussi étendue), ni ne verra-t-on une étendue concrète (qui ne soit colorée). Husserl s'en explique ainsi :

« La coloration de ce papier est un moment dépendant de celui-ci ; elle n'est pas seulement une partie en fait, mais, par son essence, *en vertu de son espèce pure, elle est prédestinée à être une partie* ; car une coloration prise *en général et purement comme telle* ne peut exister que comme moment dans une chose colorée. Pour les objets indépendants une telle loi d'essence manque : ils peuvent se ranger dans des touts

plus vastes, mais ce n'est pas là pour eux une nécessité. » (Hua XIX/1, 244).

Rappelons, par ailleurs, que les concepts de tout et de partie appartiennent à l'ontologie formelle et peuvent, bien entendu, s'appliquer à d'autres « objets » au-delà des exemples monopolisant la 3<sup>ème</sup> Recherche, à savoir, ceux qui relèvent des choses physiques ou, parfois, des sons (comme le faisait C. Stumpf dans sa *Tonpsychologie*)<sup>24</sup>. C'est ainsi que la 4<sup>ème</sup> Recherche témoigne, par exemple, de l'application de la méréologie aux significations, visant à conformer une grammaire pure logique dont l'armature formelle est méréologique. La 5<sup>ème</sup> aux vécus, et la 6<sup>ème</sup>, pourrait-on dire, à l'enchaînement des visées intentionnelles et leurs possibles unités de fondation, étagées en termes d'actes de plus en plus complexes.

Dans le cas des « rien que parties » conformant un vécu, il s'agirait, par exemple, (pour reprendre les termes de la 5<sup>ème</sup> Recherche) de la matière intentionnelle, du sens d'appréhension, de la qualité intentionnelle, du contenu sensible. Ces « parties » du vécu sont des rien que parties, des parties au sens propre constituant des tous au sens propre. Husserl fait certes un usage massif et, pour la plupart, opératoire, des acquis formels (i.e. d'ontologie formelle) de la 3<sup>ème</sup> Recherche dans le terrain<sup>25</sup>, concret, des analyses de la 5<sup>ème</sup> Recherche.

Si l'on se place à nouveau sur le terrain de la naïveté, c'est *comme si* les éléments d'une classe méréologique étaient ontologiquement<sup>26</sup> plus fondamentaux que les éléments d'une classe distributive et, corrélativement, *comme si* la classe méréologique elle-même se résorbait presque complètement dans ses « éléments » ou « parties », comme si elle n'était presque *que* ces parties, n'était donc *que* le tas de ces parties entassées de *telle ou telle* façon déterminée (donc pas n'importe comment), alors que, dans l'idée naïve d'ensemble, il y a comme une *déhiscence* de l'ensemble par rapport à ces éléments, déhiscence *naïvement* attestée ne serait-ce que par la seule possibilité de l'ensemble vide. Qu'est-ce à dire ? En quoi la possibilité (ou l'impossibilité) de l'ensemble vide serait-elle révélatrice d'une certaine façon du phénoménologiser, usant (ou abusant) de la déhiscence phénoménologisante ?

#### § 4. Ensemble vide et déhiscence abstraite. Fundierung et déhiscence concrète

En effet, les différences entre la méréologie (du moins selon certaines versions) et la théorie des ensembles deviennent particulièrement prégnantes à la lumière de la problématique de l'ensemble vide, aspect théorique qui amène bien de désaccords de fond à refaire surface. Tout le problème vient du fait, intuitif (et axiomatiquement consigné), qu'une classe méréologique est *nécessairement* faite de parties. S'il n'y a pas de parties, il n'y a pas

<sup>24</sup> « J'ai déjà mentionné dans la Recherche précédente que cette différence, apparue tout d'abord dans le domaine de la psychologie descriptive des données sensorielles, peut être conçue comme un cas particulier d'une différence générale. Elle s'étend alors au-delà de la sphère des contenus de conscience et devient une différence de la plus haute importance théorique dans le domaine des *objets en général*. » (Hua XIX/1, 227).

<sup>25</sup> Terrain qui est celui de la région conscience, opposée au monde, et qui deviendra, dans *Ideen I*, l'*Urregion* conscience (transcendantale) « contenant » noématiquement le monde (malgré les paradoxes qui découlent de se remarquable tour de force).

<sup>26</sup> Ce qui se clarifiera par la suite. En tout cas, on ne suit pas ici l'interprétation de G. Kalinowski. D'ailleurs, notre but n'est pas de fournir une interprétation fidèle de Lesniewski mais d'en montrer les possibles implications phénoménologiques, voire architectoniques.

d'entité-« classe ». Autrement dit, et pour l'exprimer de façon encore plus intuitive : il n'y a pas de « tas » sans « parties » entassées. Or cet aspect de la méréologie devient particulièrement prégnant quant à la question de la « classe vide », absurde comme « classe » du point de vue de la méréologie. Tout « tout » doit avoir des parties (car il se *fonde comme tout* dans ses parties). Le « tout » minimal est fait de parties qui ne sont plus elles-mêmes des tous, qui ne peuvent être *que* parties, et sont donc des parties absolument dépendantes<sup>27</sup>. Ce « tout minimal » est, pour le dire ainsi, le tout le plus *intense* comme tout : sorte de *rien que* « tout » fort en concrétude, en intensité, fort de (n)'être « fait » (que) de *rien que* « parties ».

Récapitulons : pour les classes méréologiques, le réquisit de réduction – sans déhiscence abstraite<sup>28</sup> – de tout « tout » à ses « parties », fait qu'une classe méréologique sans « parties » ne soit *plus du tout une classe*. Une classe méréologique sans éléments – un supposé équivalent de l'ensemble vide – est littéralement *intenable* : elle ne *tient* pas, elle impluse, elle n'a pas d'assises sur lesquelles elle pourrait « faire » ou « former » un tout, « se rassembler » en ensemble de ses parties. Se rassembler selon le strict *minimum de déhiscence*<sup>29</sup> qui assurerait sa relative « identité de tout », ce minimum d'excès, voire d'émergence ou de nouveauté, face à ses « parties », cela même que Husserl appelait « unité de fondation » ou « fondation unitaire ». Si l'on se place à nouveau, et résolument, sur le terrain de la naïveté, c'est *comme si* l'entité naïve « ensemble » pouvait *survivre*, selon les présupposés naïfs (non complètement manifestes dans des axiomes) qui sont les siens, à une sorte de variation eidétique qui consisterait dans la suppression radicale de tous ses éléments, alors que l'entité naïve « tas » *ne supporterait pas* la radicalité d'une telle variation eidétique et disparaîtrait aussi – impluserait – *avec* la disparition de ses éléments.

Il s'agit, en fait, et en écho au problème du réductionnisme, d'une *fausse* radicalité (et d'une variation faussement radicale<sup>30</sup>). Gian-Carlo Rota en donne, dans le texte « *Fundierung* »<sup>31</sup>, un traitement splendide. Il a le mérite de voir le rapport profond entre le réductionnisme et une mécompréhension du concept husserlien de

<sup>27</sup> Dans la précédente partie de ce travail, il s'agissait du tout dernier stade de préparation phénoménologisante (méréologisante) du champ phénoménologique.

<sup>28</sup> On ne peut pas encore complètement clarifier cet aspect bien qu'on l'ait avancé à plusieurs reprises. Nous faisons un pas de plus dans la précision des enjeux (pour la suite du texte et le concept que nous essayons d'y avancer) dans la note suivante.

<sup>29</sup> Il y a, en un sens, une « bonne » et une « mauvaise » déhiscence ; cependant impossibles à préciser a priori : autrement dit, l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante devra toujours attendre son conséquent. C'est en cela qu'il ne peut pas y avoir de théorie transcendantale de la méthode *a priori*. La distinction que l'on ose entre déhiscence « abstraite » et déhiscence « concrète » est en strict rapport avec le concept de fondation, sur lequel il faudra revenir, mais aussi sur le traitement epiméréologique du phénoménologiser, que l'on abordera dans ce travail quand il faudra introduire le concept de « spectre phénoménologisant ». Disons que la seule déhiscence tenable est celle qui s'appuie sur la concrescence. Or que signifie s'appuyer en contremouvent (ou, plutôt, appuyer un contremouvement) ? Toute autre déhiscence est *désincarnée* ; or ce problème appartient au volet de la « théorie transcendantale de la méthode » et n'est donc pas à confondre avec la question qui est ici en jeu, propre de la théorie transcendantale des éléments, et qui est celle du concept de fondation. Les deux problèmes, appartenant à des volets différents, situés sur des vecteurs distincts, sont, pourtant, presque confondus, et même apparaissent comme superposés. C'est dire à quel point des cellules architectoniques minimales sont au plus profond de la petite monnaie phénoménologique. C'est ce que à quoi on faisait allusion dans « Concrétudes en concrescences » *art. cit.* avec le caractère intrinsèquement composite de la « phénoménalisation » ou, si l'on veut, du phénomène comme réduit à sa « phénoménalisation » : il y a toujours une frange de « phénoménologisation », fût-elle – il est d'ailleurs ainsi la plupart des fois – anonyme (de l'ordre de l'anonymat phénoménologisant, à ne pas confondre – surtout pas ici, ce qui serait catastrophique – avec l'anonymat transcendantal). Évidemment, c'est le concept d'anonymat phénoménologisant, mis en place par Fink dans sa *VI<sup>ème</sup> Méditation Cartésienne*, qui fait du phénoménologiser bien plus qu'une simple scientification (ce n'est là qu'un aspect du phénoménologiser, celui de la dite « *Verwissenschaftlichung* ») et bien plus qu'une simple mise en architectonique. Le phénoménologiser a, en un sens, partie liée avec et dans la phénoménalisation comme phénoménologiser *anonyme*.

<sup>30</sup> Nous projetons de consacrer, prochainement, un autre travail à l'étude de ces cas de fausses variations eidétiques, sautant pour ainsi dire, et de façon induite, des crans (méréologiques et architectoniques).

<sup>31</sup> Permettons nous de faire encore une fois référence au fort intéressant article intitulé « *Fundierung* », repris dans Gian-Carlo Rota *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Vol. VI. De la collection « *Mémoires des Annales de phénoménologie* », Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens 2005.

*Fundierung*. Selon nous, il touche formellement au fond de ce problème (qu'il faut avoir cerné *formellement* pour pouvoir vraiment en toucher le fond). Il y touche en l'abordant en termes méréologiques – même s'il ne parle, *explicitement*, que de *Fundierung* – et ce, justement, par opposition aux termes ensemblistes. Il s'exprime dans ces termes:

« Le langage dépouillé de la théorie des ensembles, où les ensembles sont les uniques objets de discours permis et où l'inclusion et l'appartenance sont les uniques relations possibles entre les ensembles, a donné une arme aux réductionnistes »<sup>32</sup>.

La « vérité » du réductionnisme est *quelque part* le résultat, faussement concluant, et selon un dispositif d'englobement foncièrement non phénoménologique, d'une variation faussement radicale. La méréologie, sans être en elle-même phénoménologie, a le mérite de parer, au-dedans de sa formalisation, à ce genre de déhiscences abstraites, seules à même de préparer<sup>33</sup> le champ pour ces variations faussement radicales. Évidemment, on saute ici, d'une façon extrêmement problématique, d'un terrain à un autre. Ces passages ne sont bien entendu pas à prendre au premier degré, un peu comme cela pourrait être le cas chez Alain Badiou, pour qui la théorie des ensembles – nous l'avons déjà évoqué, mais il n'est pas inutile, ici, de le rappeler – est l'*ontologie*, à savoir, ce que la pensée peut dire – et penser – sur l'être en tant qu'être. Les opérateurs ensemblistes d'appartenance et d'inclusion sont responsables de l'achoppement des différences entre ce que Rota désigne par les termes de « fonction » et de « facticité ». Cette fausse variation, faussement concluante, a donc partie liée et avec l'usage des opérateurs ensemblistes et avec l'ontologie implicite de l'attitude naturelle. Rota s'exprime dans ces termes :

« La *Fundierung* est une relation logique primitive, irréductible à une quelconque relation plus simple, telle, par exemple, celle entre deux étants matériels. La confusion de la fonction avec la facticité dans une relation de *Fundierung* est un exemple de réductionnisme [...]. La facticité est le support indépendant (*selbstständig*) qui obscurcit la fonction qu'elle fonde. Mais, si nous éliminons la facticité, la fonction aussi disparaîtra avec elle »<sup>34</sup>

Or l'élimination de la facticité qui entraîne l'élimination de la fonction (« contenue » dans la facticité), n'est possible que *depuis* une sorte de déhiscence abstraite, celle d'un phénoménologiser hors de ses gonds<sup>35</sup>. En effet, si l'on ose une ouverture vers ce qu'il en serait à dire, *corrélativement*, *du point de vue* de la théorie transcendante de la méthode, et depuis l'autre bout, le bout proprement « architectonique » – au sens d'« architectonisant » – de ce que l'on a mis en place, dans les deux premières volets de cette « anatomie du

<sup>32</sup> Gian-Carlo Rota, p. 33, *op. cit.*

<sup>33</sup> Encore une fois la confirmation, par voie négative, de l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante.

<sup>34</sup> Rota, *op. cit.*, pp. 30-31.

<sup>35</sup> On peut consulter sur ce point notre travail « Concrences en souffrance et méréologie de la mise en suspens », art. cit., notamment le point III, pp. 292-295.

faire méréologisant », comme kinesthèse phénoménologisante<sup>36</sup>, il est fort à parier que de telles variations faussement radicales ne soient possibles – dans leur faux-semblant de vérité, voire de radicalité – que depuis la « mauvaise » déhiscence – non « concrète » comme déhiscence – que procure le pseudo-levier des termes ensemblistes<sup>37</sup>. Cette déhiscence non « concrète » comme déhiscence est ce qui constitue, pour parler comme Fink, l'« anonymat phénoménologisant » *corrélatif* – par kinesthèse phénoménologisante – de cette fausse variation. Ce n'est qu'une déhiscence non phénoménologique, voire désincarnée, qui, à l'autre bout de la kinesthèse phénoménologisante (du côté de son antécédent<sup>38</sup>), en procure justement (du côté de son conséquent<sup>39</sup>) l'*aisance*, l'aisance de sa mise en place comme (*la*) variation *apparemment (la plus) radicale*.

Si l'on revient à la question de la classe vide pour y oser une autre ouverture, remarquons que si le vide est encore à penser en méréologie, il ne pourra plus l'être sous l'espèce de l'ensemble vide. Peut-être que les rapports proprement phénoménologiques que Rota appelait de ses vœux<sup>40</sup> impliquent (selon cette implication *sui generis* entre antécédent et conséquent propre de la kinesthèse phénoménologisante), comme on le verra par la suite, une autre comparaison du rien, non pas intra-méréologique (ce qui semble impossible par les raisons escomptées), i.e. *dans* le tout concret, mais para-méréologique, *auprès* de celui-ci – *Dabei* dirait Fink – selon ce que l'on a suggéré être un « bonne » déhiscence ou une déhiscence tenable, « concrète » comme déhiscence<sup>41</sup> et conséquente, c'est-à-dire, résistant l'indétermination du champ des concrétudes en concrescence.

Or il y a fort à parier que cette « concrétion » de la déhiscence *concrète* ne sera justement plus concrète au sens premier de concrétion, celui de la théorie transcendantale des éléments (le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) mais au sens, second, de la théorie transcendantale de la méthode (correspondant à l'antécédent la kinesthèse phénoménologisante). Ainsi, quand on parle de déhiscence « concrète », ces guillemets

<sup>36</sup> On peut aussi consulter « Concrétudes en concrescences », *art. cit.*, notamment les pp. 15-17.

<sup>37</sup> Rappelons ce passage de Husserl, au tout début de la 3<sup>ème</sup> *Recherche Logique*, auquel nous faisons, ici, référence implicite, avec le terme de « levier (*Hebel*) » : « Nous ne devons pas laisser sans examen les concepts difficiles avec lesquels nous *opérons* dans la recherche d'une élucidation de la connaissance et qui doivent dans cette recherche nous servir en quelque sorte de *levier* [nous soulignons] » (Hua XIX/1, 228).

<sup>38</sup> Celui de la phénoménologisation.

<sup>39</sup> Celui de la phénoménalisation.

<sup>40</sup> Cf. Le texte cité au tout début de notre travail, et avec lequel s'achevaient les préliminaires.

<sup>41</sup> On s'est assez longuement étendu sur cette question dans « Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico ». *Eikasía* n°47. La note 12 de cet article montrait un certain embarras devant cette question difficile qu'est celle du statut méréologique du moi phénoménologisant. Quel est le rapport entre le moi phénoménologisant et la vie transcendantale ? Quel est le statut méréologique de la *Spaltung* phénoménologisante dans sa différence avec les différences internes aux concrescences transcendantales et, au premier chef, avec celle de l'*Abgrund des Sinnes* entre la vie constituante et le constitué dont nous parle Husserl dans *Ideen I* ? Dans le 2<sup>nd</sup> volet de cette étude on avait insinué une sorte de position intermédiaire entre, d'une part les rapports que G. Bueno appelle « diamériques », et de l'autre ceux qu'il nomme « métamériques ». Puisque le texte était écrit en espagnol, on reprend, en reformulant, une partie de cette note 12, considérant qu'elle peut être pertinente aux développements qui suivent : quant à cette différence entre phénoménologiser et vie transcendantale – autour de la *Spaltung* phénoménologisant, qui n'est pas à confondre avec l'*Abgrund des Sinnes* – on y avançait qu'il ne s'agissait *ni* d'une différence diamérique, *ni* d'une différence métamérique. Il s'agirait plutôt – disait on – d'une différence *en imminence* de devenir métamérique – sans pour autant cesser dans sa « vertu » diamérique – amenant de cette sorte (justement *de par* cette imminence) les lois de corrélation entre subjectivité constituante et monde constitué à leur manifestation. Quant à cette dernière corrélation, le rapport entre parties qui s'y joue est, néanmoins, nettement diamérique. Ainsi, sont enveloppés en elle les « différents genres de matérialité » – pour reprendre les termes de G. Bueno – inséparables et irréductibles, donc, dans un rapport de concrescence (nuance d'*inséparabilité*) qui *n'est pas* fusion ni confusion (nuance d'*irréductibilité*). Il est propre à l'attitude naturelle de brouiller ce diamérisme (à la faveur de rapport métamériques entre parties), tout comme le propre de la phénoménologie postérieure à Husserl aura été d'y chercher des rapports que Brentano nommait de « dépendance unidirectionnelle » ou « unilatérale ». Merleau-Ponty et M. Henry représentent des cas, certes opposés, de ce même forçage. Chez Merleau-Ponty, la rupture de la diaméricité se fait depuis la partie « monde », alors que chez M. Henry elle se fait depuis la partie « subjectivité transcendantale ». Dans les deux cas, l'imminence de métaméricité propre au *Dabeisein* phénoménologisant est *transcendantelement noyauté* : par la Vie chez Henry, par le Monde chez Merleau-Ponty (et par la méontique de l'esprit absolu chez Fink : la différence du phénoménologiser d'avec la méontique du transcendantal étant, *a limine*, transcendantalelement résorbée ; par exemple dans le mouvement de l'Histoire transcendantale).



sont plutôt des guillemets architectoniques (et pas proprement phénoménologiques ou transcendants). Au fond, ce « rien » epi- ou para-méréologique, n'est que le *Dabeisein*, l'être *auprès de* la « para-concrescence » propre du « moi phénoménologisant ». Méréologiquement parlant, il s'agit de cette étrange « partie » qu'est l'à-part phénoménologisant. Étrange partie qui fait concrescence au 2<sup>nd</sup> degré à force de s'en exempter au 1<sup>er</sup>. Tout est donc, sans doute, dans la *façon* de s'en exempter.

Essayons d'extraire d'autres conséquences du tour de force accompli depuis la formalisation de l'intuition méréologique (la vague intuition des rien que parties qui gît à la base de toute axiomatisation méréologique). Notons que, au-delà de l'impossibilité d'une classe méréologique vide, ces tous basiques que S. Lesniewski appelait des tas (en franche polémique, comme nous savons, avec les ensembles de la théorie des ensembles) ne peuvent pas *non plus*, en toute rigueur, contenir *une seule* partie si cette partie est un rien que partie (tout comme les emboîtements à l'infini sont impossibles). Le tas vide (i.e. l'équivalent méréologique de l'ensemble vide) est certes – avait-on dit – un absurde car il ne peut y avoir de fondation sans parties fondantes (ce que, en un sens, promet ou prétend ou statue l'ensemble vide). Mais il est tout aussi absurde – *méréologiquement*, s'entend – de supposer un tout qui ne contiendrait qu'*une seule* partie : si ledit tout ne contient qu'une partie, alors cette partie serait déjà, à elle seule, le tout en question, elle ne serait donc pas, en aucun cas, *une rien que* partie, et il n'y aurait pas besoin de multiplier de façon inféconde les écarts (entre tout et partie au singulier) et les entités<sup>42</sup>. Une classe méréologique faite d'un seul élément *serait* cet élément lui-même. Toute supposée déhiscence de la classe par rapport à l'élément implorerait complètement sur l'élément dont elle est le « tas » : le tas se réduirait à l'élément, se confondrait avec l'élément. C'est dans ce sens que Husserl, faisant la différence entre vérités a priori synthétiques et vérités a priori analytiques, cite, au rang de ces dernières, des « généralités analytiques pures » telles que : « un tout ne peut exister sans parties » (Hua XIX/1, 257).

Ce que Husserl tente d'emblée d'éviter, axiomatiquement, est justement la possibilité d'un tout radicalement indécomposable en parties, donc radicalement non analysable, au fond absolument indétectable eidétiquement et schématiquement (peut-être à l'instar de ce que Richir appelle parfois ce « trou noir » matrice symbolique de l'implosion du phénoménologique). Cependant, la formulation négative qu'en donne Husserl « un tout ne peut exister sans parties » peut évidemment aussi être comprise comme contenant un corollaire et sur l'inexistence de l'ensemble vide si l'on prend « ensemble » au sens méréologique de « tout », et sur l'inexistence d'un supposé tout fait « d'une seule » partie. Il y a donc, implicitement, et quant aux (concrétudes comme) rien que parties, une exigence de pluralité<sup>43</sup> déjà présente dans la formalisation méréologique. Seule la pluralité permet la fondation. C'est dire à quel point le concept phénoménologique de *Fundierung* introduit une vraie révolution conceptuelle par rapport à toute fondation métaphysique.

<sup>42</sup> Encore une fois : les emboîtements à l'infini, matrice des paradoxes ensemblistes, sont axiomatiquement et « définitionnellement » court-circuités en méréologie, et ce d'une façon bien plus radicale qu'ils ne le sont au sein de la théorie des types de Russell.

<sup>43</sup> Cf. le point 3.3. de notre « Concrétudes en concrescences » *art. cit.* intitulé « Pluralité des concrétudes et mise entre parenthèses de la version méréologique de l'Idéal Transcendantal », pp. 21-24. Voir aussi le point I. de « Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens », *art. cit.* intitulé « Ur le dessein de la réduction méréologique et les concrétudes phénoménologiques comme rien que parties », pp. 284-286.

En effet, ce n'est qu'à la faveur d'une coalescence entre (deux ou) plusieurs parties (au sens strict) qu'un tout peut être *fondé*<sup>44</sup>. Ce n'est donc qu'à la faveur d'une concrescence entre (deux ou) plusieurs parties qu'il y a lieu de parler d'un écart concret (mais *non concrescent*<sup>45</sup>) entre le « tout » de la concrescence (formalisant tant bien que mal les corrélations de concrescence transcendante en phénoménologie) et ses « rien que parties » (elles mêmes en *écart de concrescence* entre elles). Tout autre écart *non concrescent* avec les parties en concrescence, n'est pas un vrai écart (non concrescent) dans l'écart (de concrescence) mais un écart (certes non concrescent) *abstrait*, un écart (certes non schématique<sup>46</sup>) qui sort *des gonds de tout schématisme* et, partant, de toute vraie vivacité phénoménologique.

Ce sont là, *mutatis mutandis*, et pour revenir au terrain formel, le genre d'écarts abstraits entre tous et parties qui sont bel et bien en jeu dans les rapports d'inclusion de sous-ensembles dans d'autres ensembles et d'appartenance d'éléments dans un ensemble. C'est à cette déhiscence abstraite que l'on donne libre cours (avec les résultats catastrophiques que l'on connaît) dès lors que l'on admet qu'un ensemble peut être « identifié » comme ensemble même à ne contenir qu'un seul élément (ou même aucun, cas de l'ensemble vide). Ce sont là les cas de figure que Lesniewski, dans le génie logique qui fut le sien, dénoncera toute sa vie durant, essayant de démasquer les intuitions de fond à la base de la théorie des ensembles. Ces intuitions se révèlent être à la source des paradoxes ensemblistes que l'on connaît.

Récapitulons l'apport de Lesniewski et de la méréologie avant d'oser d'autres pas. Introduire une théorie des types (Russell) ou bien l'axiome de choix (dans l'axiomatisation de Zermelo-Fraenkel) ne fait que négliger le fond du problème, le génie de Lesniewski ayant été de ne pas penser tous et parties comme éléments indépendants<sup>47</sup> et identifiables par eux-mêmes (comme c'est le cas pour « ensemble (d'éléments et/ou sous-ensembles) », ou pour « éléments (d'un ensemble) », mais justement comme « éléments » inter-dépendants (i.e. comme rien que parties et tous – ou « tas » – fondés *rien que* sur leurs (rien que) parties, ne se tenant *que de* la concrescence de leurs rien que parties). Autrement dit, le génie de Lesniewski fut de placer l'*identification* et l'*entité* des classes dites « méréologiques » sous réserve de concrescence. C'est justement cette réserve qui coupait court, d'emblée, à toute méta-méréologie et, partant, à toute supposée version méréologique – en fait radiée d'avance – des paradoxes ensemblistes. La méréologie réduit les opérateurs méta-mathématiques à l'origine de ces paradoxes, mais tout aussi bien au service des solutions de rustine que l'on connaît.

<sup>44</sup> Renvoyons encore une fois à Gian-Carlo Rota et au fort intéressant article intitulé « *Fundierung* », traduit par Albino Lanciani, et repris dans *Phénoménologie discrète*. écrits sur les mathématiques, la science et le langage, Vol. VI. des *Mémoires des Annales de phénoménologie*, 2005.

<sup>45</sup> Sans quoi le phénoménologiser viendrait s'écraser, s'abîmer dans la phénoménalisation. La *Spaltung* phénoménologisante, avions nous dit dans une note précédente, se trouverait « transcendentalelement noyauté ».

<sup>46</sup> Non schématique et « an-harmonique », pour reprendre les termes de Richir. Cf. *Variations sur le sublime et le soi*, J. Millon, Grenoble, 2010.

<sup>47</sup> Si ce n'est, justement, dans des cas de figure dérivés, comme celui des « tous catégoriels ».

### § 5. Pluralité ontologique, pluralité phénoménologique et spectre phénoménologisant.

Au fond, l'un des tours de force les plus remarquables réussis par Husserl par rapport à ce que nous pourrions nommer l'ontologie ou l'ontologie classique, aura été de montrer, au fil de ses analyses, mais de façon toute implicite et opératoire, que ce qui se donne avec l'apparence de l'élémentaire ou de l'élément, avec la simplicité de l'unité ou de ce qui peut être *compté pour un* est, la plupart des fois, *phénoménologiquement* bien plus *dérivé*, bien moins originaire que la pluralité elle-même. Autrement dit, du point de vue phénoménologique, l'apparente simplicité ontologique cache une complexité phénoménologique qui est, aussi, phénoménologisante. La simplicité (en théorie transcendantale des éléments) se fait (se phénoménalise) au prix d'une complexité phénoménologisante inapparente et à la faveur de trajets phénoménologisants accomplis, pour la plupart, dans l'anonymat. Or c'est cet anonymat phénoménologisant qu'il s'agit de réveiller pour manifester le « spectre phénoménologisant » afférant à la simplicité ontologique de l'élémentaire, de l'unité, le halo phénoménologisant qui permet la manifestation de l'élémentaire ou du simple en tant que tel.

Avançons, pour les besoins de l'exposé, et quitte à nous en expliquer par la suite, qu'on appellera « spectre phénoménologisant » d'un « élément » (« élément » utilisé ici de façon parfaitement neutre) l'ensemble des trajectoires phénoménologisantes (avec leur anatomie méréologique) par où cet « élément » se phénoménalise<sup>48</sup> (moyennant l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante). Vu depuis la théorie transcendantale de la méthode, le problème est celui de l'anatomie méréologique des trajectoires phénoménologisantes par où se phénoménalise un « élément ». Si cet « élément » (au sens large) est un élément (au sens strict d'élément unitaire, que l'on peut compter pour un, susceptible d'appartenir à lui seul à un ensemble) ou s'il s'agit d'une rien que partie (« élément » sans aucune consistance ontologique, incapable de saturer à lui seul un tout), voilà une différence qui est non seulement traitable (quand elle l'est) au niveau de la théorie transcendantale des éléments, mais aussi indirectement manifeste du point de vue de la théorie transcendantale de la méthode, et ce à l'aune du « spectre phénoménologisant » auquel on aura chaque fois affaire. Les oppositions et lignes de partage que la prise en compte du spectre phénoménologisant d'un « élément » permet de mettre à jour sont *tout autres* que les oppositions striant le champ philosophique; et c'est en cela que l'introduction du concept de spectre phénoménologisant cherche à faire droit à la spécificité de la phénoménologie.

En effet, les lignes de partage ne sont pas celles que l'on croit. Elles ne correspondent tout simplement pas à celles qui sont visibles à la lumière de la théorie transcendantale des éléments. C'est ainsi que, eu égard à la

<sup>48</sup> Le spectre phénoménologisant n'est pas à confondre avec la spectralité ou le halo architectonique d'un élément. Tous deux se situent sur des vecteurs différents. Le spectre phénoménologisant d'un élément se situe sur le vecteur de la théorie transcendantale de la méthode (et fait partie de l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) alors que le spectre architectonique d'un élément se situe sur le vecteur de la théorie transcendantale des éléments (étant de l'ordre du conséquent de la kinesthèse architectonique). Il embrasse, de son halo, plusieurs registres, notamment la « base phénoménologique » d'un sens supposé isolé (par effraction de la transposition architectonique et partant de la base phénoménologique dont il est issu). C'est ce spectre architectonique qui est révélé par la « réduction architectonique » que met en place Marc Richir. Il s'agit, par là, de resituer architectoniquement un sens (affichant une fausse autonomie). Sa mise en perspective architectonique, révèle les divers registres (y compris sa base phénoménologique) sur lesquels il « mord ». Marc Richir s'exprime ainsi dans les lignes finales de *L'expérience du penser* au sujet de la philosophie et des sens qu'elle véhicule : « Si la réduction architectonique arrive à mieux situer la philosophie dans ce qui fut son « lieu propre », ce n'est pas pour dire qu'il faut désormais la laisser là où elle aurait été censée s'achever, mais c'est, depuis « l'analyse spectrale » de sa langue que rend précisément possible la réduction architectonique, pour en démultiplier l'exercice selon chacun de ses couleurs. » *L'expérience du penser*, J. Millon, Grenoble, 1998 p. 470.

spécificité des concrétudes phénoménologiques, il ne s'agit pas là d'opposer – c'est là des choses bien connues – la pluralité phénoménologique à l'unité des significations constituées (et apparaissant comme *unes* dans l'attitude naturelle) comme il l'a été dit tant et plus, et à juste titre. Ce serait reprendre une chose connue de façon inutilement alambiquée et nous ne dirions là rien de nouveau. Ce n'est pas l'opposition entre la pluralité du registre fondateur<sup>49</sup> et l'unité du fondé que l'on vise mais une autre opposition, dont la ligne de partage est ailleurs ; bien qu'elle ne soit certes pas sans rapport avec cette opposition connue et dont on vient de faire allusion (mais c'est là une autre question dont on ne peut pas traiter ici).

L'opposition, en un sens plus profonde, opérative chez Husserl, et à laquelle on essaye de pointer, relève, quant à elle, et ce au premier chef, du *phénoménologiser*, et se rapporte à l'anatomie méréologique des trajets phénoménologisants, à l'anatomie des trajets du *Dabeisein* phénoménologisant comme tel, à la façon d'être *auprès de ses objets* : la morphologie de cette « façon » d'être auprès d'eux en constitue le halo ou le spectre phénoménologisant.

C'est justement sur des différences de spectralité phénoménologisante que l'on situera la ligne de partage entre simplicité ontologique et pluralité phénoménologique ; mais aussi, comme on le verra, la ligne de partage entre pluralité ontologique et pluralité phénoménologique ; ligne de partage invisible de façon directe et à la lumière de la théorie transcendantale des éléments, mais qui apparaît depuis la théorie transcendantale de la méthode, et dès lors que l'on prend en considération le spectre phénoménologisant des « éléments » en question, en l'occurrence, les spectres phénoménologisants requis par une pluralité phénoménologique d'un côté, et par une pluralité ontologique de l'autre. En fait, au regard de la théorie transcendantale de la méthode (et de la spectralité phénoménologisante) pluralité ontologique et simplicité ontologique sont parfaitement équivalentes.

En effet, ce que nous venons d'énoncer (et d'avancer) ne détient sa vraie force que d'une nuance supplémentaire qui est que, justement, les *pluralités* phénoménologiques que Husserl suivait à la trace avec tellement de génie ne sont pas faites d'éléments (au sens strict) mais de ce genre d'« éléments » tout à fait particuliers que sont les concrétudes, par ailleurs méréologiquement abordables comme rien que parties (avec les précautions que l'on sait<sup>50</sup>). Or, si l'on ne saisit pas le sens profond du pluralisme phénoménologique (qui n'est donc justement pas fait d'*éléments-uns* posables mais de rien que parties *moins qu'unes ou même pas unes*), rien ne nous empêcherait d'interpréter Husserl (et la phénoménologie en général) comme un simple détenteur d'une *ontologie* pluraliste. La nouveauté radicale de la phénoménologie ainsi que l'aspect que nous essayons, ici, de déceler, passeraient désormais à la trappe. La phénoménologie – disait on – n'est pas un simple pluralisme ontologique. Cependant, la négation serait ici, comme disent les linguistes, un cas de « négation métalinguistique ». Autrement dit, nier que la phénoménologie soit un simple pluralisme ontologique n'enjoint pas à la considérer *ipso facto* comme un monisme ontologique. La négation métalinguistique que l'on oppose ici à l'alternative comme telle

<sup>49</sup> Ni même de sa base phénoménologique, avant ou après transposition architectonique. La problématique richirienne se tient, sur ce point, sur la théorie transcendantale des éléments alors que, comme on le verra, on essaye de se situer sur le terrain de la théorie transcendantale de la méthode.

<sup>50</sup> Cf. la première partie de « Concrétudes en concrescences », *art. cit.*

désactive le tiers exclu ou, plutôt, l'exclusion du tiers.

C'est à penser le rapport entre une pluralité et l'*anatomie méréologique des trajets phénoménologisants* qui s'y rapportent qu'il nous sera donné de comprendre le propre de cette pluralité (ontologique ou – ici la disjonction est exclusive – phénoménologique), et de comprendre la subtilité de l'écart phénoménologisant (depuis lequel il nous est donné de « méréologiser ») et, dès lors, de situer la phénoménologie comme il se doit : non pas simplement à l'opposé d'une ontologie moniste mais, bien avant (et bien plus profondément) *en deçà* de toute ontologie et de toute position. Mais cela, peut être tout aussi bien en vertu de la spécificité de l'anatomie méréologique des trajectoires phénoménologisantes propres à cette nouveauté radicale dans l'histoire de la pensée nommée « phénoménologie » et apportée par l'individu Edmund Husserl. La phénoménologie n'est pas un chapitre de plus dans l'histoire de la philosophie. C'est notre profonde conviction (qui n'est pas en contradiction avec le fait que l'on puisse trouver des amorces de phénoménologie chez d'autres penseurs).

Que cet *en deçà* de toute ontologie ne puisse se présenter que comme pluralisme (des rien que parties) fait de ce pluralisme quelque chose qui doit être soigneusement distingué de toute simple option ontologique. En effet, on a vu clairement, à la lumière de notre détour par Lesniewski, qu'il ne peut pas y avoir de « monisme » des rien que parties : une classe méréologique contenant une seule partie (au sens strict d'une rien que partie) n'est pas une classe méréologique ; tout comme, d'ailleurs, il ne peut pas y avoir de « nihilisme » méréologique : la classe méréologique vide est, *a fortiori*, tout aussi impossible. Ainsi, le pluralisme phénoménologique des concrétudes comme rien que parties s'oppose *tout aussi bien* au pluralisme ontologique (ayant désormais recours à la position) qu'au monisme ontologique. Autrement dit : la *spécificité* du pluralisme phénoménologique renvoie dos à dos monisme et pluralisme ontologiques.

C'est dire que la phénoménologie n'est possible que comme pluralisme, mais que le pluralisme dont elle est faite s'oppose à l'*ontologie en tant que telle* (fût-elle moniste ou pluraliste). Reste à resituer et cerner la ligne de partage. Encore une fois : ne peut vraiment s'opposer à l'*ontologie comme telle* qu'un type de pluralisme bien particulier, à savoir, celui des *concrétudes* (comme rien que parties)<sup>51</sup>. C'est en cela que la phénoménologie n'est pas à ranger parmi d'autres pluralismes tels les diverses formes d'atomisme, réaliste ou empiriste-idéaliste, ou même (si l'on met entre parenthèse la question de l'eidétique) aux côtés de cet hybride étrange qu'est la monadologie leibnizienne. Encore moins aux côtés d'autres pluralismes ontologiques contemporains comme ceux, tout opposés qu'ils soient, de Deleuze ou de Badiou.

Or – et c'est à cet aspect que nous voulons pointer – ce *pluralisme* des rien que parties se doit d'être nécessairement doublé de l'*anatomie méréologisante la plus simple*. Cette simplicité dans l'anatomie méréologique des trajets phénoménologisants représente la veille et la surveillance du pluralisme phénoménologique des rien que parties, des concrétudes phénoménologiques au sens strict. Autrement dit, il n'est fait droit (phénoménologisant) à

<sup>51</sup> Un monisme phénoménologique de la concrétude est un impossible : c'est une case parfaitement vide, et ne peut donc pas faire figure d'opposition à l'ontologie (depuis une supposée option phénoménologique).

la pluralité des rien que parties en concrescence que d'être traversée, en contremouvement, *d'un seule rasée phénoménologisante*. Cette *simplicité*<sup>52</sup> en théorie transcendantale de la méthode est strictement corrélée à la *pluralité* phénoménologique en termes de rien que parties. Cette pluralité est plus profonde et fragile dans les registres architectoniques les plus infimes de la théorie transcendantale des éléments, ce qui rend l'analyse d'autant plus difficile car il devient presque impossible de s'y tenir à/dans un phénoménologiser simple, le dénivellement architectonique entre le phénoménologiser (antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) et les concrétudes en concrescence (conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) étant de plus en plus profond<sup>53</sup>. En tout cas, voilà, au fond, le tour de force formidable (par rapport à toute ontologie) qu'incarne, dans le *Fungieren* de son analyse, la phénoménologie.

En fait, il y va là d'un aspect tellement récurrent en phénoménologie, qu'il est presque impossible à énoncer tellement il colle à la peau de tout faire phénoménologisant conséquent. Il y va d'un aspect récurrent et pourtant spécifique. À force d'être tour à tour remis en jeu, il devient inaperçu mais est tout de même ressenti de façon claire (mais non distincte) : il est indéniable qu'on se sent faire de la phénoménologie ; pour après, éventuellement, une fois franchies quelques limites imperceptibles, ne plus se sentir en phénoménologue, bien que l'on puisse bel et bien continuer à faire de la philosophie, et même d'une façon tout à fait exigeante et rigoureuse.

Un cas illustrant la spécificité de ce que l'on tente de pointer se trouverait être celui de la différence, capitale, entre la concrescence des rien que parties et toute forme métaphysique de *co-position* et détermination ou même déterminabilité réciproque. C'est ainsi que la *co-position* fichtéenne du Moi et du Non-Moi ne saurait aucunement correspondre, *déjà dans l'anatomie méréologique du spectre phénoménologisant qu'elle requiert*, à un cas de concrescence entre rien que parties. Chaque élément de la corrélation fichtéenne (qui n'est justement pas une concrescence) est posé pour lui-même bien que la position de l'un implique la *co-position* de l'autre. Or cette implication n'est pas phénoménologique (ni eidétique, ni schématique). Cette interdépendance ne fait pas concrescence. Autrement dit, chacun de ces termes est *être* par lui-même. Leur interdépendance est le fait d'une *co-position* ; or cette *co-position* (et compossibilité) sup-pose toujours un tiers englobant, en l'occurrence l'Être ou la Réalité, qu'ils soient explicitement nommés ou pas. Cette *co-position* suppose que chacun de ses termes soient d'eux-mêmes et d'emblée arrimés à l'Être ou le Réel comme à leur socle ultime. Ni les concrescences ni, *a fortiori*, les concrétudes, ne sont, quant à elles, dé-posées où que ce soit<sup>54</sup> (rien n'englobe la concrescence, et la concrescence n'englobe rien : la donne ensembliste est changée de bout en bout).

La finesse et subtilité extrêmes de cette nouvelle façon d'aborder les questions qu'est la phénoménologie de Husserl tient à cela que la concrescence se fait à rebours de l'être, sans que les « termes » de la concrescence ne

<sup>52</sup> Les mots nous manquent, bien évidemment. Un trajet phénoménologisant peut se reprendre, mais ne doit pas se dupliquer. C'est à la tentation d'ubiquité de la déhiscence phénoménologisante qu'il s'agit de ne pas céder.

<sup>53</sup> En quoi, avait-on dit par ailleurs, le phénoménologiser auprès des registres architectoniques les plus archaïques perd la maîtrise de la kinesthèse phénoménologisante. Sur ce point *cf.* « Concrétudes en concrescences », *art. cit.* mais surtout « Arquitectónica y concrescencia. Prolegómenos a una aproximación mereológica de la arquitectónica fenomenológica » (paru en 2012 dans les *Investigaciones Fenomenológicas*) ainsi que « La idea de concrescencia hiperbólica. Una aproximación intuitiva » *Eikasia* n°47, 2013.

<sup>54</sup> On s'en est longuement expliqué dans « Introduction à la réduction méréologique », *art. cit.* et dans « Concrecences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique », *Eikasia* n°49, 2013.

doivent (ni ne puissent) se poser si ce n'est au prix de percer la matrice invisible de la concrescence. Qui plus est : le voudraient-ils qu'ils ne le pourraient pas, sauf à s'auto-extirper leur *virtus* concrescente. Poser les termes de la concrescence est, quoi qu'il en paraisse depuis tout empirisme ou atomisme, *avoir déjà mis* la charrue avant les bœufs<sup>55</sup>. Et ce quoi qu'il en paraisse, certes. Car tout porterait à penser qu'il faut s'assurer des éléments pour déceler ensuite les touts dans les rapports d'essence dont ils sont tissés (ou, à des niveaux architectoniques plus infimes, dans leur rapports schématiques). Or il n'en est rien dès lors qu'il s'agit de concrétudes en concrescences : limailles aimantées sur l'*Abgrund des Sinnes* que le tout du monde ne peut plus encadrer par force d'appartenance ou d'inclusion. La donne est – disait on – modifiée de fond en comble dès lors que les opérateurs ensemblistes sont mis entre parenthèses.

### § 6. Sur la kinesthèse phénoménologisante comme kinesthèse architectonique

C'est justement sur ce point, celui du spectre phénoménologisant requis pour la phénoménalisation de l'élément ou de l'unité que – on l'aura deviné – le détour par Lesniewski peut être porteur. Il l'est, bien entendu, pour autant que l'on n'interprète pas de façon réelle ce qui n'a qu'une portée formelle. Autrement dit, et moyennant la réserve architectonique où se doit de se tenir la méréologie, la formalisation méréologique – rappelons-le encore une fois si besoin en est – n'est pas le squelette caché du réel. En effet, dans la démarche qui est la nôtre, la méréologie ne correspond pas *en tant que telle* (i.e. au 1<sup>er</sup> degré) aux bonnes articulations (dont parlait Platon) « par où » le dialecticien avisé réussirait à trancher ; la méréologie n'en est pas le calque. Le voudrait-elle qu'elle perdrait de sitôt sa vertu *apo*-phantique (toujours au 2<sup>ème</sup> degré) et oublierait son lieu d'inscription dans le champ phénoménologique, qui n'est autre que celui de la finitude phénoménologisante (au sein de la partie concrescente « subjectivité transcendante », mais en écart par rapport à elle : l'écart de la *Spaltung* phénoménologisante).

Par la même raison, la méréologie ne correspond pas non plus, ne fût-ce qu'en esquisses, au « dessin » profond de ce que Richir nomme « Wesen formels de langage » (équivalent architectonique de l'ontologie formelle) et par où le « tout » du langage entre en résonance dans *chaque* phase de présence, avec le sens qui s'y temporalise chaque fois. La méréologie, bien au contraire, apporte au 2<sup>ème</sup> degré les découpages qui servent à révéler les articulations des choses elles-mêmes : les articulations *de* la concrescence, réveillée et remise à elle-même par le phénoménologiser. Il faut justement – c'est là la seule façon de ménager avec la finitude phénoménologisante (à un niveau architectonique plus dérivé que les concrescences phénoménologiques) – que lesdits découpages

<sup>55</sup> Le contenant avant le contenu, le tout avant les parties (ce qui est strictement interdit depuis le concept phénoménologique de *Fundierung*, qui sonne le glas pour toute fondation ontologique). Et ce malgré les apparences. En fait, le détour par la prise en compte du spectre phénoménologisant montre que rien ne fait un sort plus assuré et exclusif au monde dans son concept mondain (et pas phénoménologique) que l'atomisme ontologique (même à vouloir sa dissolution en éléments simples). Or c'est là, encore une fois, des différences qui n'ont de sens que depuis la théorie transcendante de la méthode, du dedans de la morphologie des trajets phénoménologisants impliqués. L'attitude naturelle comporte, certes, des trajets phénoménologisants, mais dans l'anonymat (phénoménologisant) : comme nous le signale Fink dans sa *VIème Méditation Cartésienne*, la réduction phénoménologique est aussi à l'origine de l'*incipit* de la réflexion naturelle. Autrement dit, la réflexion naturelle puise aux ressources de la réduction phénoménologique sans être, par après, conséquente. Elle déraile, pour le dire ainsi. *Mutatis mutandis*, et dans les termes de Richir, les réflexions propres de l'attitude naturelle supposent, bien entendu, le sublime en fonction et les ressources en distancement que le sublime en fonction fournit. Même les *Spaltungen* psychopathologiquement figées y ont recours, et ce même si, par après, le sublime comme tel reste recouvert à jamais. En tout cas, il n'y a de pseudo-sublime que parce qu'il y a du sublime, bien qu'il y aille d'un sublime perverti, déraillé et figé.

méréologiques *ne coïncident pas* avec ceux des choses elles-mêmes (articulations entre concrétudes et, à la limite, articulations entre concrescences, donc articulations de phénomène à phénomène par synthèses de 3<sup>ème</sup> degré). Il est même souhaitable qu'il y ait une certaine non coïncidence permettant, justement, d'amener la prise de parole par les choses elles mêmes, d'en brusquer la concrescence là où, de toute façon, le phénoménologiser lui-même arrive toujours trop tard et de trop près (par rapport au registre architectonique du présent) pour retracer à neuf des concrescences irréductiblement lointaines (concrécences en présence et même hors présence ; la présence vient à manquer, mais l'aimantation entre concrétudes persiste).

En fait, le phénoménologiser est irréductiblement (trop) près du niveau architectonique du présent car c'est le seul registre depuis lequel il est à même de prendre l'initiative. Que le faire phénoménologisant s'amorce depuis le présent, ne pouvant marquer son écart, au début, que par rapport au présent, voilà le prix à payer pour le maintien d'une certaine maîtrise méthodique de la kinesthèse phénoménologisante<sup>56</sup>. Que l'irruption dans le champ transcendantal doive se faire sous l'espèce d'un contremouvement et moyennant des abstractions méréologiques *contrôlées* devant amener, à un niveau architectonique plus profond, des concrescences, cela n'est que l'apanage de la différence architectonique qui existe entre le niveau où se fait le contremouvement phénoménologisant (l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) et le registre architectonique où se produisent les concrescences (le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante). Concrescences induites par l'« à part » phénoménologisant, produites *de* son désengagement (par rapport à l'*Abgrund des Sinnes*, laissé, en un sens, à lui-même), amenés *de* son contremouvement (au sein de la partie concrescente « subjectivité transcendentale » mais en écart par rapport à elle).

La part de l'à part phénoménologisant a, en cela, un statut méréologique tout à fait particulier, et qui fait qu'elle puisse jouer le rôle d'un sorte de pivot architectonique. En fait, c'est par (au sens fort de « à travers ») cette partie-à-part phénoménologisante que se refait et se rejoue la réflexivité *du* phénomène. Bien entendu, tout le problème est dans l'instabilité de ce génitif. L'hyperbolicité est justement dans le glissement, jamais absolument accompli, du génitif objectif (le moi phénoménologisant réfléchit le phénomène) vers le génitif subjectif (le moi phénoménologisant est pour une part pris à partie dans une réflexivité qui est propre au phénomène, qui est celle du phénomène, et par où, tout au plus, le moi phénoménologisant s'apparaît à lui-même, mais justement en imminence de disparaître). Ce glissement est celui qui existe entre le moi phénoménologisant (qui entame le mouvement de réduction) et le soi phénoménologisant qui est pris à partie par la concrescence qu'il manifeste. Quoique situés, tous deux, sur l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante, il y a une différence architectonique entre *moi* phénoménologisant et *soi* phénoménologisant (le soi qui, « du bas de » son anonymat phénoménologisant, se glisse

<sup>56</sup> Dans les dernières pages de la 1<sup>ère</sup> partie de cette suite de travaux sur l'anatomie du faire méréologisant, à savoir "Anatomía del quehacer mereologizante (I). El papel de la imaginación en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico". *Eikasía* n°46, on insistait sur ce fait qu'un supposé contremouvement « appuyé » non pas sur le présent mais sur la présence manquerait d'un appui clair, ne serait pas univoque *comme* contre-mouvement. On reprenait ainsi la question de la *quasi-époque* (évoquée par Husserl dans *Erste Philosophie II*) afin d'insister sur d'autres points que ceux pris en considération par l'interprétation critique qu'en donne Richir dans *Phénoménologie en esquisses* (J. Millon, Grenoble, 2000).

Tout bien réfléchi, un phénoménologiser qui prétendrait prendre son essor *directement* au registre architectonique de la temporalisation en présence se confondrait avec les mouvements schématiques eux-mêmes. L'écart non schématique serait enseveli dans l'écart schématique. L'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante ne pourrait pas se marquer comme tel, dans sa différence avec le transcendantal. Il ne peut pas y avoir de prise phénoménologisante directe. C'est bien pour cela que la kinesthèse phénoménologisante est aussi kinesthèse architectonique.



« dans » le soi du phénomène sans s'y confondre), ce en quoi la kinesthèse phénoménologisante est aussi kinesthèse architectonique.

La part à part du phénoménologiser, anonyme ou pas, constitue, pour le dire autrement, la partie liée ou parti pris de la phénoménologisation dans la phénoménalisation. En effet, il y a toujours un minimum de phénoménologisation anonyme qui ouvre à la phénoménalisation. Bien entendu, et la plupart des fois (à mesure que l'on descend dans les profondeurs architectoniques), cette partie de l'à-part phénoménologisante est de plus en plus inopinément prise à parti(e) dans (et par) la phénoménalisation. C'est dire à quel point la phénoménalisation se fait toujours à un niveau architectonique plus profond que la phénoménologisation. Ainsi, est aussi paradoxal que cela puisse paraître, le conséquent de la kinesthèse phénoménologisantes (i.e. les concrescences) est toujours à un niveau architectonique plus profond que ne l'est l'antécédent (i.e. les mouvements phénoménologisants paraméréologiques amenant les concrescences). C'est en cela que la kinesthèse phénoménologisante, quand elle est mise en jeu au-delà de la phénoménologie statique, est toujours, *aussi* et nécessairement, kinesthèse architectonique.

Une fois ces rappels quant à la portée non ontologique (mais architectonique) de la méréologie établis, il n'en reste par moins que la formalisation méréologique essaye de capter certaines intuitions. C'est en cela qu'une comparaison formelle de telles intuitions méréologiques peut donner à voir plus clairement certaines lignes de partage entre les intuitions de fond de la méréologie et d'autres façons d'aborder les *Sachen*. La méréologie peut donner à lire dans certains reliquats formels, et de façon toute schématique (en un sens, bien entendu, non phénoménologique), quelque chose de la spécificité de la phénoménologie.

Reprenons l'argument là où on l'avait laissé avant de faire ces précisions quant au statut architectonique (et non ontologique) de la méréologie. À l'aune de la méréologie on jauge de façon claire et distincte comment à une ontologie des éléments *simples* posés et posables, qu'ils soient uns ou multiples, s'oppose une pluralité phénoménologie non posée. Or cette non position *ne peut que* prendre la « forme » d'une pluralité d'éléments irréductiblement en concrescence(s)<sup>57</sup>, donc d'une pluralité d' « éléments » qui sont, au fond, des rien que parties. Autrement dit, à une pluralité disparate, disséminée, et non tissée en termes de concrescences s'oppose, avions nous dit, une pluralité de rien que parties en concrescences, mais à ceci près que la différence – avions nous avancé – se mesure *aussi* et *avant* de façon *intrinsèquement phénoménologisante*. Qu'est-ce à dire ?

### § 7. Vers une méréologie du spectre phénoménologisant

Si nous revenons brièvement à la formalisation de la méréologie entreprise par Stanislaw Lesniewski pour illustrer ce qu'est, au fond, ce tour de force, opératif et rarement remarqué (tellement il colle aux semelles de tout phénoménologue) chez Husserl, on dira que ce qui *semble* d'une énorme simplicité ontologique – ensemble vide ou

<sup>57</sup> Le pluriel est dû à la pluralité des synthèses passives de 3<sup>ème</sup> degré (cf. Marc Richir, *Méditations Phénoménologiques*, J. Millon, Grenoble, 1992). On abordera ce point dans des travaux ultérieurs.

ensemble avec un seul élément – a, par contre, un spectre phénoménologisant bien plus complexe que ce qui, paraissant plus complexe – une pluralité de concrétudes en concrescence – est, quant à lui, traversé « tout du long » de sa complexité, *d'une seule rasée phénoménologisante* (traversant aussi, dans son contremouvement, une différence de registres architectoniques : celle qui existe entre le phénoménologiser et les concrétudes dont la concrescence s'en trouve exacerbée ou même exaspérée et qui fait que la kinesthèse phénoménologisante soit aussi une kinesthèse architectonique). Cette rasée phénoménologisante est certes, à vouloir être *une*, aux limites de la perte et de la disparition. Elle s'interdit de faire escale et, pour le dire ainsi, de recoudre de l'extérieur (et pour la plupart à l'insu) ses propres trajets phénoménologisants. Ce n'est qu'à se tenir dans une même rasée phénoménologisante que les concrétudes peuvent être effleurées et en même temps tenues dans leur non positionnalité. Or cela n'est possible, *réciroquement*, qu'auprès (« *Dabei* » dirait Fink) d'une pluralité de concrétudes en concrescences (chez Lesniewski auprès d'un « tas » ayant au moins deux parties au sens strict, donc deux rien que parties) car ce contremouvement, pour être « concret », doit se reprendre depuis la déhiscence concrète propre d'une *Fundierung*.

En revanche, un tout contenant des parties-éléments, donc des parties qui ne sont pas des rien que parties, requiert, pour apparaître, justement, comme ensemble contenant des éléments, et même s'il s'agit du cas ontologiquement le plus simple consistant en un ensemble avec un seul élément, un spectre phénoménologisant *composite*, ou, si l'on veut, une composition extrinsèque de trajets phénoménologisants devant marquer, tour à tour, les écarts (de déhiscence non concrète) que quémangent les positions impliquées : et de l'ensemble, et de l'élément (dans le cas d'un ensemble unitaire). Même si ce tout dernier cas de figure – mettons, celui un ensemble incluant un seul élément – semble *ontologiquement* plus simple, cette simplicité n'est atteinte et statuée qu'au prix d'un phénoménologiser scandé, tissé selon des trajets phénoménologisants extérieurs les uns aux autres. La position d'un seul élément implique un système d'escalas phénoménologisantes plus complexe que la traversée d'une pluralité non positionnelle de concrétudes (comme rien que parties) en concrescence.

Cette complexité auto-extrinsèque, cette duplication retissée du dehors est remarquée pour autant qu'elle ne peut se faire que par la *mondanéisation impropre* comme mondanéisation du phénoménologiser, apparaître « mondain » (sous l'aspect d'un *Schein*) des trajets phénoménologisants. C'est là un point que l'on avait déjà avancé, en guise d'hypothèse, dans d'autres travaux<sup>58</sup>. Il s'agit, au fond, de la piste principale qu'il faudra suivre à la trace (éventuellement dans d'ultérieurs travaux) pour montrer en quoi ce détour par le spectre phénoménologisant, peut s'avérer révélateur dans certains cas. En effet, il est des cas où certaines différences dans la phénoménalisation (et *de* phénoménalisation), donc, du côté de la théorie transcendantale des éléments, ne sont « visibles » que du dedans du phénoménologiser et ce pour autant qu'ils sont remarqués du dedans de la face

<sup>58</sup> Au premier chef dans les deux premiers volets de ce travail. Mais aussi, dans « La idea de concrescencia hiperbólica », quand il fut question de la façon dont le Malin Génie prend en main la kinesthèse phénoménologisante. C'est là un cas extrême que l'on ne considère pas ici si ce n'est, justement, dans sa matrice. Cette matrice n'est autre que l'entremise, au sein des trajets phénoménologisants, de la mondanéisation impropre. Cette entremise n'entraîne pas, *ipso facto*, la perte de maîtrise de la kinesthèse phénoménologisante. Par contre, elle contient, de façon matricielle, la possibilité de cette perte, et qui relève, concrètement, d'un certain passage à la limite. Passage à la limite inscrit dans la structure de la mondanéisation impropre elle-même. Cette structure, extrêmement complexe, est, entre autres, réflexive (mais non coïncidente avec elle-même), ce qui ouvre, par là même, une possibilité d'hyperbolisation coextensive de l'entrée en scène du Malin Génie. L'extension hyperbolique et incontrôlée de la modification de neutralité que l'on avait examinée dans les §§ 6 et 7 de l'article cité (allant jusqu'à tuer dans l'œuf l'affectivité dans son inchoativité mienne) n'en est qu'une simple conséquence.

« sensible » de l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante. Car à l'instar des kinesthèses directement constituantes, la kinesthèse phénoménologisante a aussi manière de ressentir son mouvement antécédent. La vie phénoménologisante, du dedans de sa *Spaltung* avec le transcendantal-constituant, ressent, phénoménologiquement, son contremouvement, tout comme à l'antécédent des kinesthèses qui sont *geradehin*, c'est-à-dire, directement constituantes, correspondent des sensations de mouvement. Les scansions introduites par la mondanéisation improprie, et à la faveur desquelles « se phénoménalisent » tels ou tels « éléments », apparaissent dans leur spectre phénoménologisant. La mondanéisation improprie est remarquée du dedans du phénoménologiser, et ce dans la mesure où le phénoménologiser n'est plus repris comme même.

En effet, une fois une mondanéisation improprie accomplie, c'est le trajet phénoménologisant comme tel qui est posé dans le tout englobant du monde. L'effectivité de la mondanéisation improprie suppose de ré-installer l'ontologie ensembliste propre de l'attitude naturelle. C'est alors qu'un autre trajet phénoménologisant peut initier son contremouvement auprès d'un autre élément. Or ce n'est que l'unité du monde lui-même, réceptacle rassemblant les positions phénoménologisantes par mondanéisation improprie, qui, de l'extérieur, fournit l'illusion d'un phénoménologiser *un*, fait d'une seule traite, alors qu'il n'en est rien. Il s'agit d'un tissage extrinsèque de trajets phénoménologisants disparates sans unité immanente. Leur unité n'est garantie que par l'unité du monde comme contenant universel accueillant leur « apparence ». Ce tissage extrinsèque peut donner une impression de maîtrise, de fausse ubiquité, qui saute de façon illégitime par delà la finitude phénoménologisante. Il faut distinguer avec soin ce cas de celui d'un même phénoménologiser dé-prié pour cause de détresse phénoménologisante, et éventuellement re-prié. L'unité de la lancée est gardée, et la « prise » sur l'indéterminité des concrescences n'a pas recours à des scansions introduites par mondanéisation improprie. Or la non-unité et non-simplicité est ressentie du dedans justement par la rupture qu'introduit la mondanéisation improprie. La reprise de l'analyse n'est pas reprise d'un même trajet phénoménologisant. Voilà, de façon très grossière et intuitive, l'un des principaux problèmes de méthode auquel doit se confronter le phénoménologiser dans son versant « constructif ». En attente de développer ces idées dans d'autres travaux, posons une question plus fondamentale, à savoir, celle de la méréologisation de ces étranges « parties » que sont (ou dont sont faits) les « trajets phénoménologisants ».

La difficulté de l'analyse est ici extrême car l'outil méréologique a été déplacé sur le vecteur de la théorie transcendentale de la méthode elle-même. Si l'on s'essaye à une reprise de cette problématique depuis les termes de la phénoménologie richirienne, on dira que l'outil méréologique se porte maintenant sur le « vecteur » – qui n'en est justement pas un (il disparaît aussitôt paru) – de l'écart non schématique, de cet « espace » de la réflexivité (et, partant, de l'« architectoniser ») ouvert à tout jamais par la fuite infinie de la transcendance absolue pure.

Il convient de signaler que les rapports entre ces « parties » que sont les trajets phénoménologisants, situées à divers registres architectoniques, sont d'un ordre *tout à fait différent* que les rapports entre parties situées de part et d'autre de la corrélation transcendentale, donc, de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes*. Il y va de rapports méréologiques absolument *sui generis*.

Comme on vient de l'évoquer, il faudra, notamment, distinguer méréologiquement un (même) trajet

phénoménologisant *repris* d'un faire phénoménologisant amalgamé de l'extérieur, composite, qui joue de sa déhiscence selon une fausse ubiquité (qui se joue de lui), et ce par un recours fallacieux à la mondanéisation impropre. Une reprise maintient la simplicité, et se tient dans l'immanence du phénoménologiser lui-même ; une réplication ou réplification requiert par après une unification extrinsèque fait à l'aune du tout du monde. Ce n'est là qu'une façon trompeuse de vouloir maîtriser l'indétermination et le caractère abscons des concrescences, ce qui se paye d'un raidissement des concrétudes (en concrescences) en éléments (arrêtés et à identité stable). Cette distinction est absolument essentielle aux fins de démasquer les façon fallacieuses de pratiquer la phénoménologie constructive.

Bien entendu, face à ces tâches, on ne dispose pas des outils méréologiques nécessaires pour aborder l'anatomie de ces trajectoires phénoménologisantes, de ces glissements vertigineux et prises à partie subites dans l'ordre de la déhiscence. Le problème est que ces rapports entre et au-dedans de trajets phénoménologisants ou rasées phénoménologisantes se font « sur » un toute autre « lieu » que celui qui accueille les rapports méréologiques dit de concrescence, et dont on a longuement traité. Ces autres rapports se font, néanmoins, sur le « vecteur » phénoménologisant, ouvert par la fuite infinie de la transcendance absolue pure (l'écart non schématique). Écart sur lequel – il me semble nécessaire de le rappeler – aucune concrescence ne peut se faire. C'est plutôt l'écart à l'aune duquel (et pas sur lequel) se font les concrescences propres de la théorie transcendantale des éléments, les concrescences *résultant* de cet écart phénoménologisant et qui, au fond, sont les seules concrescences (à proprement parler) qui soient. Quant au vecteur phénoménologisant, il est, en lui-même, extrêmement traître et glissant (en quoi la déhiscence peut très vite sortir de ses gonds, et s'hyperboliser de façon dangereuse et inféconde). Ainsi, les rapports méréologiques qui ont lieu sur le « vecteur phénoménologisant » (vecteur du contremouvement, vecteur para-concrescent amenant au 2<sup>nd</sup> degré des concrescences) requièrent, bien évidemment, *des tout autres rapports méréologiques*.

Nous pensons que la piste méréologique qui permettrait de capter la spécificité de la morphologie phénoménologisante serait peut-être à chercher dans la distinction que fait Husserl, au tout début de la 3<sup>ème</sup> *Recherche*, entre parties disjointes et non disjointes<sup>59</sup>. Et ce bien que la 3<sup>ème</sup> *Recherche* – comme c'est effectivement le cas – ne s'occupe, désormais, exclusivement, que des rapports entre parties disjointes. Les « parties phénoménologisantes » qui composent le spectre phénoménologisant d'un « élément » (singulier ou pluriel) seraient des rapports entre parties « jointes » (ou plutôt « non disjointes »), alors que les rapports de concrescence propres de la théorie transcendantale des éléments seraient justement les rapports connus et passés en revue ici et dans d'autres travaux, à savoir, des rapport entre parties disjointes.

Ajoutons une précision supplémentaire, qui est plutôt une mise en garde : il ne faut pas confondre des cas de rapport entre parties « non disjointes » (par exemple les « parties logiques » situées sur une même branche d'un arbre de Porphyre) avec certains cas de rapports entre parties « disjointes » comme les phénomènes de fusion (de

<sup>59</sup> Nous avons déjà essayé de suivre ces pistes dans nos articles “Arquitectónica y concrescencia. Prolegómenos a una aproximación mereológica de la arquitectónica fenomenológica” *art. cit.* ainsi que dans “Fenómeno, concepto, concreción. El quehacer fenomenológico richiriano (A modo de introducción a “Schwingung y fenomenalización” de Marc Richir)” paru dans *Eikasia* n°40, 2011.

*Verschmelzung*) entre parties concrètes, ou les rapport entre parties (toujours disjointes) propres des tous que Husserl nommait « extensifs ». C'est, par exemple, le cas de l'analyse méréologique du moment abstrait extension. Quoiqu'il en paraisse, il s'agit, là encore, de rapports entre parties disjointes. C'est dire à quel point le caractère disjoint ou non disjoint des parties n'est pas une affaire « physique » mais une affaire méréo-logique qui va bien au-delà de l'apparence *verschmolzen*, fusionnée, des parties de certains tous extensifs.

Les concrescences n'ont lieu, par définition, qu'entre parties disjointes. Or cela ne veut nullement dire qu'il ne puisse y avoir une analyse méréologique là où il n'y a pas de concrescence. Ainsi, les rapports entre les parties « non-disjointes » (qui, éventuellement, scanderait l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) admettent bel et bien une analyse méréologique, bien que leur rapports ne soient pas de concrescence, et ne produisent, au 1<sup>er</sup> degré, aucun genre de phénoménalisation. De la même façon, on sait aussi qu'il y a des rapports entre parties disjointes qui ne sont pas des rapports de concrescence. Par exemple les rapports entre parties qui ne sont pas des rien que parties, englobées dans des tous non fondées sur lesdites parties. Il s'agit des rapports méta-méréologiques propres de l'attitude naturelle. Or il y a bel et bien une possibilité d'analyse méréologique de l'attitude naturelle, bien que dans cette analyse n'intervienne nullement la concrescence.

Ce qui intéresse l'eidétique (et à la « schématique ») phénoménologique est le rapport (de concrescence ou *Fundierung*, selon les registres architectoniques) entre parties disjointes. C'est bien cela qui fait la « matière » des *a priori* matériels de la théorie transcendantale de la méthode (la version proprement phénoménologique du synthétique *a priori*).

Ajoutons cette nuance supplémentaire, qui est que la concrescence dont s'occupe la théorie transcendantale des éléments (encore une fois : la seule concrescence qui soit) et qui a lieu entre parties méréo-*logiquement* disjointes, consiste en une pluralité de concrescences *architectoniquement stratifiées*, se jouant sur plusieurs portées à la fois. C'est ainsi que la concrescence prend tour à tour des nouveaux visages au gré des divers registres architectoniques où elle se fait. Celles qui correspondent aux registres architectoniques (registres de concrescences) les plus archaïques et abscons sont les concrescences entre, d'un côté l'affectivité proto-ontologique (le côté concrescent de la « vie », en deçà de l'*Abgrund des Sinnes*) et, de l'autre, la transcendance absolue (*non pas pure mais physico-cosmique*, faite de *Wesen* sauvages et *phantasiai* pures (le côté, tout aussi concrescent, du « monde », au-delà de l'*Abgrund des Sinnes*).

Il va sans dire que chacune de ces parties concrescentes est faite d'autres parties en concrescence. Or, parfois, elles sont extrêmement difficiles à cerner et à situer : où placer, par exemple, les *aistheseis* correspondant à ce que Richir appelle l'autre source de la *phantasia* ? Question qui se répercute dans l'équivalent architectonique de cette même question posée à d'autres niveaux : ainsi, qu'en est-il des *phantasmata* ? Sont-ils du côté des *Phantasieerscheinungen* ou bien plutôt ou aussi du côté de la part d'affectivité des *phantasiai*-affections ? Et qu'en est-il, par rapport au niveau de questionnement délimité par ce type de concrescence nommé intentionnalité (concrescence noèse-noème) des *Empfindungen* ? On serait enclin à les interpréter comme une partie concrescente de la partie concrescente « noèse », mais qu'en est-il quand ces *Empfindungen* sont en imminence de devenir *Abschattungen* ? Elles sembleraient là plutôt tirés d'un côté d'une concrescence avec ou à même la partie concrète

« noème ». Voilà tout un pan de questions ouvert à des analyses méréologiques concrètes que l'on n'entreprendra pas ici. Retenons, en tout cas, que la concrescence noèse-noème est la version architectoniquement moins profonde de la concrescence transcendantale. C'est la concrescence dont s'occupe la phénoménologie statique. Concrescence qui, à ce registre architectonique, est proprement corrélationnelle. La kinesthèse phénoménologisante qui y sied, c'est-à-dire, la modalité de la kinesthèse phénoménologisante qui est mise en jeu dans l'analyse statique ne connaît pas encore de dénivellement architectonique entre l'antécédent (phénoménologisant) et le conséquent (ce qui se phénoménalise). C'est une kinesthèse phénoménologisante qui n'est pas encore kinesthèse architectonique.

Retenons pour le moins – en vue de travaux ultérieurs – qu'il y a un mystérieux couplage entre pluralité non positionnelle de concrétudes et non duplicité ni réduplicabilité (plutôt que simplicité) de l'écart non schématique assistant à ladite pluralité (foncièrement non positionnelle) de concrétudes. Autrement dit, ce n'est que dans la « simplicité » d'une *seule lancée*, sorte d'emboîtement immanent se dépliant, que l'écart non schématique peut assister l'écart schématique de façon à garder la richesse des concrétudes en concrescences qui y sont à l'œuvre.

Et, en retour, cette « simplicité » de l'écart non schématique n'est gardée que de se tenir elle-même en écart concret par rapport au mouvement de concrescence, sans quoi l'écart non schématique s'autonomiserait par rapport au schématisme lui-même. Il ne serait plus écart (non schématique) *dans* l'écart (schématique). Cela aurait pour conséquence que le soi phénoménologisant n'assisterait plus le schématisme. Il le verrait de l'extérieur. L'« assister à » tournerait, pour le dire ainsi, à vide ; et les concrescences se feraient ailleurs ; la vie serait irréductiblement ailleurs. En effet, les cas de *Spaltung* réifiées correspondent à ces cas où il n'est plus possible de réinsérer l'écart non schématique *dans* l'écart schématique de telle façon que l'*assister à* soit *aussi et de ce fait même* un *assister* au sens transitif. C'est alors que les concrescences se font à une distance infranchissable, sur l'« autre rive », se présentant au sujet comme désormais *toutes faites*. Il est fort à parier qu'un recours incontrôlé à la mondanisation impropre ait une part importante dans ce « précipité » méréologique, dans cette cristallisation de la concrescence.

Il n'est certes pas facile de se tenir à un phénoménologiser « simple », c'est-à-dire, à un trajet phénoménologisant fait d'une seule traite (et au risque de sa perte) renonçant à la *tentation de fausse ubiquité* que peut prêter un recours à la mondanisation impropre (bien qu'il puisse y avoir des recours justifiés, requis par la « scientification »). Il faut, comme nous le dit Fink, résister à l'indétermination tout en comprenant qu'il y va d'une « indétermination d'un genre spécifique » car, loin d'un pure et simple chaos, il y va d'une indétermination où peuvent bel et bien s'annoncer des unités de fondation ou des concrescences schématiques, à savoir, du concret qui n'est pas de l'ordre de l'unité identifiable ni même de l'identité stable :

« La subjectivité cachée, à laquelle la réflexion transcendantale doit reconduire, se manifeste du point de vue de l'essence dans une indétermination d'un genre spécifique. Supporter cette « indétermination », ne pas l'abandonner précipitamment pour une « concrétion » seulement saisie au vol qui nous ferait perdre

toute la portée de la problématique philosophique, la tirer bien plutôt au clair avec la patience obstinée de l'explication conceptuelle, du point de vue de l'horizon infini du travail analytique, voici l'exigence, nullement simple, qui accompagne le début de la réduction phénoménologique. Aucun éclair d'intuition spéculative ne parvient à éclairer la nuit de cette indétermination. »<sup>60</sup>

Le désir de maîtrise des concrétudes mène à une reduplication inaperçue du *Dabeisein* (encore une fois, un anonymat qu'il s'agit de tirer au clair) et à un usage inflationniste de l'écart non schématique ; inflationniste en degré (d'écart) mais surtout en quantitabilité (par répétabilité) de l'écart. L'écart non schématique, pour rester concret, doit s'interdire d'intervenir à plusieurs reprises – ce qui ne veut pas dire « se reprendre » (ça, il le peut et il le doit) – dans une même phase de présence phénoménologisante.

Il doit s'interdire de vouloir scander au premier degré la pluralité des concrétudes en concrescence, résister à vouloir installer tour à tour et à pied de concrétude son *Dabei sein*, à le multiplier. À procéder ainsi, les concrétudes s'en trouvent précipitées en éléments épars et posés et le mouvement de concrescence coupé et remplacé par des genres de totalisations ensemblistes (regroupant lesdits éléments) extrinsèques aux concrétudes (dont, par exemple, les tous catégoriels dont nous parle Husserl dans la 3<sup>ème</sup> *Recherche*).

Au fond, et pour reprendre les choses autrement, toute la difficulté de l'analyse phénoménologique (dans lequel Husserl est resté maître) est de garder l'écart entre les concrétudes (en concrescence) et la concrescence (de/en concrétudes) sans compter pour un, sans viser les termes de cet écart, donc sans y faire *deux* escales phénoménologisantes. Or c'est justement cette démultiplication extrinsèque de l'écart non schématique qui a lieu – qui doit avoir lieu - *aux fins d'amener* l'apparente simplicité ontologique consistant en un ensemble contenant un élément (ou plusieurs), et où ensemble et éléments sont pensés (et posés) de façon indépendante, à l'encontre de ce que les axiomatisations de la méréologie par Lesniewski cherchèrent à combattre de toute leurs force. Encore une fois : la position d'un seul élément (et la mise en place des opérateurs ensemblistes d'inclusion et d'appartenance) engage un spectre phénoménologisant plus complexe que ne le fait la non-position (i.e. la simple phénoménalisation) d'une pluralité de concrétudes (de rien que parties) en concrescence (fondant un tout qui, en retour, n'est pas indépendant de ses rien que parties).

## § 8. Conclusion et ouvertures

Hélas, nous n'en pouvons dire guère plus ; du moins espérons-nous être quelque peu mieux parés pour aborder, dans d'ultérieurs travaux, certains des problèmes ici à peine effleurés. Par exemple, celui des synthèses passives que Marc Richir nomme de 3<sup>ème</sup> degré dans ses *Méditations Phénoménologiques*. En fait, dans ces lignes, nous n'avons parlé que des synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré. C'est à l'occasion de ce genre de synthèses que l'on a

<sup>60</sup> Eugen Fink, *VI Cartesianische Meditation. Teil II: Ergänzungsband* (Husserliana Dokumente, II), pp. 72-73. Texte établi et édité par G. van Kerchoven, Kluwer Academic Publishers, 1988. Tr. fr. p. 99 par Françoise Dastur et Anne Montavont, J. Millon, Grenoble, 1998, p. 99.

introduit le concept de « spectre phénoménologisant ». Mais même au sein des synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré il y a des points extrêmement difficiles et encore à clarifier. Par exemple, celui du rapport entre le phénoménologiser d'un moi phénoménologisant et sa disparition – toujours en imminence – dans la « réflexivité » *du* phénomène lui-même. Encore faudrait-il aussi commencer par creuser davantage la spécificité (fort peu remarquée) de ce que Fink appelait « anonymat phénoménologisant ». En effet, qu'en est-il alors du spectre phénoménologisant en régime d'anonymat phénoménologisant ? Qu'en est-il du nécessaire glissement entre le moi phénoménologisant et le « soi » phénoménologisant ; en fait, glissement aimanté depuis la réflexivité *du* phénomène lui-même (de son *ipse*) ; réflexivité *du* phénomène qui prend à « partie » le *moi* phénoménologisant (d'abord comme *soi* phénoménologisant, puis comme phénoménologisation en imminence de disparition dans la phénoménalisation) ? Comment comprendre, méréologiquement, cette prise à partie – dans la phénoménalisation – de l'à-part phénoménologisant ?

Du moins aura-t-on essayé de prendre au sérieux l'idée d'une théorie transcendantale de la méthode, et ce bien « en deçà » de la tâche, ultérieure, d'une mise en architectonique. Ce n'est, là, que l'une des dernières tâches du moi phénoménologisant. Bien avant toute mise en architectonique des résultats recueillis au sein de la théorie transcendantale des éléments il y a, tour à tour, cette dramatique du phénoménologiser concret, d'un mode de *Dabeisein* plus ou moins ajusté pouvant ouvrir et relancer les concrescences ou bien les refermer, voire les étioier à tout jamais. Il faut prendre la mesure de ce que peut être une erreur phénoménologisante, les conséquences en non phénoménalisation d'un mauvais usage de la déhiscence phénoménologisante. Et il faudra être particulièrement attentif au rôle qu'un mauvais usage de la mondanéisation impropre y joue.

El Royo, Soria.

Août 2013.